

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30f
 Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N° 69. VOL. III. — SAMEDI 22 JUN 1844.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
 pour l'étranger, — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Portraits de M. de Broglie et Cousin. — Courcier de Paëls. — Exposition des produits de Manufactures de Soies, des Lobbels et de Bravais. Deux Vitraux pour la chapelle royale d'Amboise; Théâtre en porcelaine; Jardinière en porcelaine; Coupe en porcelaine. — Exposition des Produits de l'Industrie. — Histoire article. — Fourneaux, Chemins, Boulangerie Mouchot, Bouteilles aéronautiques; Dessin et Placement de la pile dans les navires; Four de M. Bouchot; Four de M. Houdin-Langlois. — Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre. Par A. Aubert Chap. II et III. *Huit Gravures, par Berthol. — Femmes de Lettres Françaises contemporaines. Médillons de madame G. Sand, Charles Beugnot, Amélie Taub, Delphine Gény, Virginia Azevedo, Marceline Lalmore, Elise Voiret. — Exposition des Produits de l'Agriculture. Paulownia imperialis; Yucca et Feuilles d'Alou. — Exposition de Mont-Carmel. Hospice de Mont-Carmel; Hébreux, par M. Juleset; Femme arabe, par M. Vigniet; Jérémie, par M. Harace Vernet. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Auteurs de Juin. L'Exercice. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin. M. Wiley et ses deux fils. — Correspondance. — Ecbus.**

Histoire de la Semaine.

L'opinion publique est à peine remise de l'agitation que lui avait causée la discussion si solennelle et si animée de la chambre des pairs sur la loi de l'enseignement secondaire. La salle du Luxembourg laisse à peine mourir l'écho des



M. de Broglie.



M. Guénin.

de tribune ne s'engagera pas cette année, et que par conséquent c'est sur l'effet à obtenir dans ces débats provisoires et sur la nomination des commissaires que doivent, quant à présent, se concentrer tous les efforts. Les intérêts de l'enseignement ecclésiastique seront soutenus par M. de Carne avec une mesure qui n'a pas toujours été gardée au Luxembourg. Le droit commun aura des défenseurs habiles dans MM. de Tocqueville et Odilon Barrot; l'enseignement par l'Etat, amélioré et rajusté, peut compter sur les voix de MM. Thiers, Dupin, Rémusat, Quénette, Saint-Marc Girardin; enfin toutes et chacune de ces fractions comptent un peu sur M. de Salvandy. La commission, dont nous venons de nommer tous les membres, a fait choix de M. Barrot pour la présider, et de M. Saint-Marc Girardin pour remplir près d'elle les fonctions de secrétaire; mais on croit savoir que la majorité à d'avance fait choix de son rapporteur, et que cette tâche importante sera confiée à M. Thiers.

La discussion s'est poursuivie sur les chemins de fer, et il s'est trouvé dans la Chambre, en cinq jours de temps, une majorité pour décider que l'Etat n'exécuterait pas complètement les voies de fer, et une autre majorité pour mettre en déroute les compagnies qui s'étaient organisées dans la prévision de ce premier vote. Nous espérons que la Chambre fera cesser cette contradiction, en adoptant pour les chemins qui sont à l'ordre du jour, pour celui du Nord surtout, presque entièrement terminés, l'achèvement par l'Etat, que M. Du faure est parvenu à faire rejeter à une faible majorité, à l'occasion du chemin de Bordeaux. Le coup porté aux compagnies a été reçu par leurs conseils d'administration. Un certain nombre de membres des deux Chambres, plus jaloux à coup sûr de l'intérêt de leurs localités qu'avidés de gains à réaliser, avaient accepté les fonctions d'administrateurs dans les chemins soumissionnés. On a exposé que cette situation, que ce rôle complexe était mauvais; que les déterminations du ministre pourraient y perdre de leur liberté, le public de sa confiance, et les décisions des chambres de leur autorité. Uniquement préoccupés de prouver qu'ils avaient agi sans vue d'intérêt personnel, les députés ainsi mis en cause se sont succédé à la tribune, et n'y ont pas apporté un seul argument, une seule considération qui touchât à la question générale. Une première disposition a donc été introduite pour sauvegarder le ministre contre toute influence. Elle exige que la concession soit faite par adjudication avec publicité et concurrence; — le rabais portera sur la durée de la jouissance; — nulle compagnie ne pourra concourir qu'après le versement du cautionnement prescrit par le cahier des charges, et autant qu'elle aura été préalablement admise par le ministre des travaux publics. Quant à la question des administrateurs, elle a été tranchée par un autre article, adopté sur la proposition de M. Grémeux, et ainsi conçu: «Aucun membre des deux Chambres ne pourra être adjudicataire ou administrateur dans des compagnies de chemin de fer auxquelles des concessions seront accordées, si il est difficile de peindre l'émoi que cette discussion et ces résolutions ont fait naître. Nous croyons, nous le répétons, qu'elles auront pour conséquence de faire revenir immédiatement la Chambre au mode d'exécution complète par l'Etat. S'il en était autrement, l'événement des voies de fer se trouverait encore ajourné; et si l'on peut différer sur le mode d'exécution à adopter, tout le monde est d'accord sur les inconvénients immenses, sur le dommage réel qui résulterait pour le pays d'un plus long retard dans l'achèvement du réseau.

Rien n'a fait plus de bruit cette semaine que la scène des avocats. Jamais les vaines du palais n'avaient retenti de plus de discussions que depuis que l'ordre a fait la part de ne plus plaider. Nous aurons pu, il y a huit jours, annoncer les résolutions adoptées et prédire les événements. Nous avons pu faire attendre et limiter notre responsabilité au récit des faits accomplis.

Le barreau de Paris se plaint de la position qui était faite à quelques-uns de ses membres alors qu'ils plaident

devant la première chambre de la cour royale, présidée par M. le premier président Séguier. On avait vu un avocat si habituellement interrompu par ce magistrat dans chacun de ses plaidoyers, qu'il avait cru de sa délicatesse de déclarer à ses clients qu'il ne saurait plus se charger, sans danger pour leurs intérêts, des causes qu'ils pourraient avoir à faire plaider devant la première chambre. Dans une autre occasion, M. Séguier adressa la leçon la moins humaine à un pauvre père de famille qui, le cœur brisé, venant de conduire à la dernière demeure l'enfant unique qu'il pleurait, faisait demander la remise à l'humaine d'une affaire dont il était chargé. D'urgence, il n'y en avait aucune; il ne s'agissait ni d'un prisonnier à charger, ni d'une condamnation exemplaire à prononcer. On s'attendait à entendre sortir de la bouche du magistrat une parole de sympathie douloureuse, c'est un reproche qui en sortit, et, pour justifier cette dureté, M. le premier président s'appuyait sur l'autorité, inconnue de nos jours, de La Roche Flavin, qu'à la sensibilité de son texte on a supposé être quelque compère Tristan de la fin du seizième siècle ou du commencement du dix-septième. — On avait entendu, il y a peu de jours, M. Séguier rendre toute discussion impossible à un jeune avocat, en lui disant dès son début: «Expliquez-vous en un seul mot; — expliquez-vous en deux mots; — votre affaire est entendue.» L'ordre avait silencieusement gémi sur ces sentences trop souvent renouvelées; toutefois, il n'y avait vu que des torts individuels qui, à tout prendre, devaient peut-être

encore plus affliger la justice et inquiéter les justiciables qu'environner les avocats. Mais tout d'un coup M. le premier président, d'un geste et d'un regard, et généralisant ses attaques, a fait entendre quelques mots qui mettaient l'ordre tout entier en cause et faisaient peser la suspicion sur ses sentiments d'indépendance, de dignité et de désintéressement. L'ordre

appauvrissement qui ont obtenu de l'âne opposés et l'illustrer rapporteur de la commission, M. le duc de Broglie, et son eloquent et infatigable adversaire, M. Cousin; et de là la loi portée à la chambre des députés y fut naître des émotions tout aussi vives, et amène dans ses bureaux une lutte d'autant plus complète, que personne ne se dissimule que la lutte

vous répondra, du plus beau sang-froid du monde : « Contais pas ! » Mais les vieux de la vieille, c'est-à-dire ce qui restait des anciens de la révolution et de l'Empire, ont très-souvent à la nouvelle de cette mort; tous les souvenirs de leur jeunesse se sont éveillés; les débris du Caveau et des snipers d'Épierre, les vétérans de la chanson et du vaudeville impérial ont pris le deuil; madame Haroyer, en effet, avait été une de leurs plus spirituelles et de leurs plus aimables servantes; après avoir commencé ses premières armes au bon temps de la gaudriole et de la chanson, elle avait continué de desservir Momois, comme on disait de son temps, sous mademoiselle Montansier, et ainsi de suite, depuis Brunet jusqu'à Tiercelin et à Potier; nous autres même, qui datons notre cours dramatique de la restauration, vous et moi, mes chers contemporains, nous avons entendu une ride de madame Baroyer; c'était vers 1827, elle fredonnait encore, au théâtre des Variétés, dans les rôles de déesses; et dès ce temps-là, la thère femme paraissait avoir plus de cent ans; vous comprenez bien qu'elle n'avait pas dû ragner depuis.

Enfin elle est morte; et l'on ne dira pas d'elle ce qu'on a dit de la rose : « Elle a vécu l'espace d'un matin. »

Ce n'était pas, dans ses dernières années, qu'une vieille décrépète, presque en litière; vous voyez du la remonter plus d'une fois, sans vous en douter, sur le boulevard Montmartre, aux environs du théâtre des Variétés, où elle venait de temps en temps rôder, comme un vieillard le lieu de sa naissance, un peu avant de s'en aller à sa tombe. La dernière fois que je rencontrai la vieille Baroyer allant clopin-clopiner, je donnai le bras à un vaudevilliste de l'Empire, un des deux ou trois qui survivent. « Voici la Baroyer, » me dit-il; puis, s'approchant d'elle, il ajouta : « Eh bien! ma pauvre Baroyer, où sont nos élan-ous et nos amours ! — Ils sont bien loin, répondit-elle d'une voix chevotante, et ce n'est pas avec mes mauvaises jambes que je les rattraperai. — Ah! ça, ma vieille ! — Borsou, non viens ! »

M. Kirsch a pris noblement sa revanche. Vous connaissez les mésaventures de M. Kirsch l'économiste; deux ou trois voyages avariés jus brèvement tentés par lui avaient complètement échoué. Tantôt le ballon avait crevé, tantôt il s'était accroché à un arbre, tantôt il avait joué le rôle d'un cheval reff qui ne veut pas marcher, malgré le fouet et l'éperon. M. Kirsch était au désespoir, et n'obéissait que le commissaire de police et le public s'étaient montrés pour lui sans mésestimer; une fois le pauvre Kirsch avait vu sa recette sans commettre une faute; les spectateurs mécontents avaient tout brisé, ballons, chaises, tables, portes, et le reste.

Un autre que M. Kirsch se serait résigné à vivre terre à terre; mais M. Kirsch a plus de verve que cela; il a reconquis non de plus belle, et deux ascensions victorieuses l'ont enfin magnifiquement réhabilité. M. Kirsch, qui n'aurait eu qu'un ou deux, est maintenant un homme intrépide et surprenant; il a été aux nues. M. Kirsch cependant tenait à se consacrer à la plus intéressante; l'autre jour, dans son dernier voyage, il est resté près de vingt quatre heures absent, volant à travers les nuées, dans l'immensité. Qu'est devenu M. Kirsch? disait-on. Blessé des injures de la terre, est-il allé faire un établissement dans la lune; ou bien s'est-il contenté de redire une visite de politesse à Venus, à Mars ou à Saturne? Madame Kirsch était fort inquiète, et se disait déjà à elle-même son mari dans le ciel et sa lanterne, et à la faire afficher dans toutes les étiquettes; tout à coup M. Kirsch a reparu; il était descendu du tranquillément et sans accident au bon milieu d'un pré fleuri, à quelques lieues de Paris, posant de son triomphe.

Un journal a raconté que madame Kirsch s'était aperçue qu'en partant son mari avait oublié sa bourse; madame Kirsch en témoigna beaucoup d'inquiétude; pourquoi donc? Là-haut, certainement, dans le royaume des anges et des étoiles, on se serait fait un vrai plaisir d'héberger gratis un si vaillant et si habile aviateur; et pas une planète, j'en suis sûr, n'aurait eu la grossièreté de lui présenter la carte.

Les journaux nous racontent tous les jours des prodiges de l'autre monde. Hier encore, je lisais écrit dans une de ces feuilles véridiques : « Une femme s'est jetée un cinquième étage dans la rue Popincourt; elle en est tombée pour quelques contusions, » et le lendemain un autre journal fournissait à ses nombreux lecteurs le trait suivant : « Un ouvrier creux est tombé d'un toit qui était occupé à réparer. Aussitôt la concubine de la maison de crier au secours et d'aller chercher le médecin; tandis qu'il contracta ainsi, le médecin se relevait et disait : « Ah! ce n'est rien; je vais boire un coup ! » et l'entraîna au cabaret voisin, où l'escalapac, en arrivant, le trouva bravement étalé. » — Je croyais que de tels miracles ne s'étaient pas renouvelés depuis Sganarelle, le médecin malgâté lui, qui vit, comme on sait, un enfant choir du haut d'un clocher, et aussitôt prendre sa course et aller jouer à la fessette. Si le bon Sganarelle revenait, certes il se trouverait détonné; vous verrez que bientôt le plus sûr moyen d'être par faitement ingénu et de se préserver de toute paralysie, sciatique, goutte et rhumatisme, sera de se précipiter tous les matins, pendant un mois ou deux, du haut de la Galerie ou des tours de Notre-Dame.

Si les gens qui tombent sur le pavé d'un cinquième étage ne s'en portent que mieux, il est moins prudent, à ce qui paraît, de tomber dans l'eau; l'eau en est encore à la vieille routine et pose son moule. On a retré, cette semaine, de la Seine, vers le pont d'Anvers, un pauvre diable qui s'était de s'y noyer; un passe-pout trouve sur lui une casquette que les matelots y s'appellent Paraphine; tout Paraphine qu'il était, il n'en était pas moins mort tremé jusqu'aux os. Atchou bravo!

Hâtez-vous! la Sirène va crier ses chants! Hâtez-vous! Antiope va plier bagne; M. Bover, de l'Opéra-Comique, prend son congé, et l'ore aussi la Sirène à se faire; l'Opéra Comique sera tout entier à la courtoisie, et met Antiope au frais pendant les mois de juillet et d'août, pour la retrouver à l'automne parfaitement conservée.

Exposition des Produits des Manufactures de Sévres, des Gobelin et de Beauvais.

En 1758, le marquis de Fyly, gouverneur du château de Vincennes, employa toute sa fortune à la fondation d'une manufacture de porcelaine. Elle resta à Vincennes jusqu'en 1790, époque où les frères généraux en devinrent propriétaires. Alors ils firent bâtir la grande manufacture que l'on voit aujourd'hui à Sévres, et ils y transportèrent l'établissement fondé par le marquis de Fyly. Louis XIV acquit cette manufacture en 1739; depuis, elle a toujours fait partie du domaine de la couronne, et a marché de progrès en progrès, sans cesse protégée, surveillée, améliorée par les hommes les plus habiles et les plus sérieux.

Le nombre des objets exposés aujourd'hui n'est pas considérable, ou du moins ne paraît pas considérable pour les amateurs qui, cette année, ont en déjà à visiter plusieurs expositions dont les livrets sont en vente; mais à défaut de la quantité, nous avons en la qualité; tant il nous plait de voir trois divisions forment l'exposition des porcelaines : ce sont les grandes pièces diverses, les vases et les services de déjeuner.

Et d'abord, nous nous sommes arrêté longtemps devant un grand meuble, dit *gardinier de saône*, meuble ayant six pieds, portant une cuvette hexagone, et dans son milieu une grande table à fleurs. Il est composé et exécuté entièrement par M. Hyacinthe Beaumont. Rien n'égale la richesse de cette jardinière, qui brille par l'originalité de l'ensemble, et à laquelle le goût le plus sévère ne pourrait reprocher que le manque d'harmonie dans les détails. On y remarque les portraits de Tourville, de Yarron, de Virgile, de Holon, de Théophraste et de Thoutou. Ce meuble paraît avoir de la solidité, chose difficile à obtenir avec la porcelaine; les couleurs en sont d'une extrême délicatesse et d'une élégante simplicité.

Le cabinet chinois, meuble en forme d'armoire, porté sur une console, tout honneur à M. Léon Feuchère, qui en a composé l'ensemble général et les détails. Les peintures sont tout charmantes; elles sont exécutées d'après des tableaux à l'huile de M. A. Borge, sur des dessins que ce peintre a faits sur les lieux. Nous citerons parmi les sujets les plus heureux, le bateau de mandarin sur un des canaux de Honan, faubourg de Canton, — une ravinasse vue de Canton, — et la promenade du poète Li-tai-éi, composition qui plait par le naturel. Les artistes qui ont travaillé au cabinet chinois n'ont fait aucun ornement d'imitation de style chinois, suivant l'avis de Chenavard, d'après lequel « il n'y a pas de mauvais style qui n'ait quelque chose de réel et d'original, et qui ne soit accablé avec réserve, quand on ne le met pas avec un autre style. » Ce meuble ne paraît guère être reproduit, car les peintures en font le principal mérite.

Le *Guéridon* est, sous tous les rapports, magnifique; des grappes de raiun pâles forment le cordon qui entoure la table, et qui est coupé à intervalles égaux par des enfants en porcelaine sculptés, pleurs dans une sorte de coupe marine. Le plateau comprend sept vases, une grande et six petites. La première est celle de Saint-Cloud vue des hauteurs de Sévres; elle est placée au milieu. Les six autres sont celle de Honan, prise des hauteurs de Sainte-Catherine; de Saint-Germain-en-Laye, prise des hauteurs de Luciennes; de Château-Gaillard, aux Andelys; du pont de Vernon et côté de Verneuil, et du château de la Roche-Guyon. Ça et là sont placés en canecis les attributs du commerce, de l'industrie et de la navigation fluviale. Ce guéridon, tout or et porcelaine, a, dit-on, une valeur de 18,000 fr. Les peintures ont été exécutées par M. Langlaire; les ornements ont été composés par M. Leloy, et exécutés par M. Didier. Le pied est fait d'après une composition de feu Chenavard. Comme peinture, le guéridon va presque de pair avec le cabinet chinois.

Cinq tableaux pour un coffret destiné à la reine, représentant quelques actes maritimes de M. le prince de Joinville, sont d'une belle exécution; le coffret n'est pas terminé.

Nous avons remarqué un cadre en bronze et en porcelaine pour la copie de la *Vierge au voile* de Raphael, faite sur porcelaine en 1851, par madame Jacotot. Tous les modèles de ce cadre, composés et exécutés par M. Klagmann, produisent un grand effet et rappellent les plus charmants ouvrages de cet artiste. Les bronzes sont de M. Dore. La *Vierge au voile*, si richement encadrée, doit être donnée au pape par le roi.

Les grandes pièces diverses de cette année l'emportent de beaucoup sur celles que nous avons vues à la dernière exposition; les vases n'arrivent pas à la même supériorité. En général, leur forme est lourde et leurs ornements n'ont pas de caractère.

Un très-grand vase, forme Médicis, a un ensemble sévère. Les fleurs et les oiseaux qui y sont peints sont d'une parfaite exécution; des feuilles de laurier, d'une couleur et d'un dessin excellent, forment un cordon autour du vase, dont les grampins dorés manquent peu à fait de délicatesse.

Deux autres vases, deux *endriers*, deux autres moyens vases très *adèles*, plus ou moins par leurs ornements, tandis que leur forme, au contraire, est lourde et étrange. On admire sur les premiers des guirlandes de fruits et de fleurs, par M. Jacobard, et sur les seconds, de délicieuses copies de dessins arabes.

Un vase de M. Henri Thiénot, au fond bleu mat, aux ornements, figures et bas-reliefs blancs, tout à une grande originalité; c'est ce qu'on appelle un vase-bonnet. Le bas-relief y présente les vendanges autunnales; il est d'une beauté remarquable sous le rapport de la sculpture et sous le rapport de l'exécution de la porcelaine, d'un talent de MM. Delafaye et Massart.

Mais les vases les plus curieux, les plus complètement réussis, sont sans contredit ceux dont la forme égyptienne a été copiée des dessins gravés sur les murs des tombeaux de

Thèbes, et communiqués par M. Champollion. Les ornements répondent bien à la forme de ces vases; ils ont été puisés aux mêmes sources antiques, par M. Huard. Nous ne nous étendrons pas longuement sur leur caractère et sur leur délicatesse, car le lecteur, en les voyant reproduits ici, peut les juger lui-même, à part certains détails qui échappent au crayon du dessinateur.

Nous n'admirons que très-faiblement les vases moyens dits *thésaëliens*, en félicitant M. Fontaine, qui en est l'auteur, des charmantes guirlandes de fleurs qui forment leur ornementation. — Les vases *Adélaides*, petits ou sur piedestaux, ont peu de grâce; les premiers, néanmoins, ont des ornements fort beaux, en couleur d'émail. — Le vase en forme de coupe, dit *cratère*, est superbe, et atteindrait à la perfection, si la couronne de fleurs qui y est dessinée avait plus de brillant.

Sous les numéros 18, 19 et 20, sont exposés trois coupes à réseaux dans le style chinois. Ces coupes ont une délicatesse remarquable; la dernière a une fort belle décoration en or et en émail. Toutefois, si l'une ni l'autre ne sauraient approcher de la petite coupe dite *casquette*, dont le fond est vert et pourpre, avec un cartel de fleurs dans un fond de tableau. Si le fini précieux est à bon droit regardé comme la perfection dans ces sortes de travaux, la coupe *casquette* mérite nos éloges; aucun autre objet exposé par la manufacture de Sévres n'est mieux réussi dans le genre.

Deux *dejeuners* portant les numéros 22 et 25, le premier est préférable; il est orné de jolis portraits anciens de madame de Bourbon-Penthièvre, de madame la duchesse de Montpensier, du duc de Penthièvre, du duc de Guise, du duc et de la duchesse du Maine. Sur les soucoupes sont peintes des vues diverses du château et du parc d'En. M. Morit a délicieusement sculpté en canecis les portraits, et les paysages, composés et exécutés par M. Lebel, sont charmants. Le déjeuner qui nous plait le moins représente des vues nouvelles du parc de Saint-Cloud, peintures vraiment remarquables de M. Jules André. Mais combien la forme des tasses est lourde! La théière seule est gracieuse.

La se terminent les trois divisions que comprend l'exposition des porcelaines de Sévres. D'autres produits non moins merveilleux du même établissement sont ceux de la *peinture sur verre*, soit en vitraux de couleur ou lents dans la masse, soit en couleurs vitrifiables appliquées et cuites sur verre ou sur glace.

Le public s'arrête longtemps devant les trois fenêtres pour la chapelle royale de Dreux. Une représente *saint Louis rendant la justice sous le chêne du bois de Vincennes*, par M. Roux; et les sculptures sont habilement exécutées par M. Ferdinand Regnier, le paysage est de M. Jules André, dont nous avons déjà cité le nom plus haut. L'autre vitrail est un tableau du *Christ au jardin des Oliviers*, par M. Larrivière, exécuté par M. Roussel. Le troisième représente le *Christ en croix*, par M. Larrivière, exécuté par M. Béranget. Ces vitraux sont admirablement sans doute, autant par le mérite de l'exécution que par le mérite des différents vitraux sous le rapport de la variété des couleurs; mais ils ne sauraient nous satisfaire pleinement au point de vue de l'art, surtout lorsque nous les comparons aux *sept fenêtres pour la chapelle royale d'Amboise*, comprenant la *Vierge*, d'après M. Emile Watteau, et *sainte Anne*, d'après Alphonse Camo, par M. Dubouché; — la *sainte Anne à la Fierge*, et une *sainte tenant un livre*, d'après Zurbaran, par M. Roussel; et *saint Ferdinand et saint Jeanne*, d'après le même, par MM. Eugène Lacoste et A. Apon; — enfin *saint Jean*, d'après André de Siro, par M. A. Ap. Il est remarquable d'encadrer avec figures, dans le style du quinzième siècle, ajoutant à la beauté de ces fenêtres; ils font le plus grand honneur au talent de M. Viollet-Ledue, qui les a composés, et de M. Dubouché, qui les a exécutés. Nous avons choisi les deux fenêtres peintes par M. Roussel; elles sont les plus belles. Jamais de peintures de vitrail n'ont été plus brillantes ni plus vigoureuses.

Les *traves de deux fenêtres destinées à l'église de Saint-Flour* ont peu de variété, et l'on se s'intéresse guère à la légende que le peintre a composée. Cette imitation du style Louis XIII a pourtant des parties fort remarquables. Tels sont les épisodes de la vie de saint Flour, lorsqu'il fait construire la cathédrale, et lorsqu'il baptise les infidèles. Les ornements et les armoiries qui dororent ces deux traves ne vont pas avec les sujets. Mais, que dire! C'est monseigneur l'évêque de Saint-Flour qui les a demandés.

Il faut féliciter madame Louise Robert pour son *Bouquet de fleurs*, peint en couleurs vitrifiables sur une glace de la manufacture de Crey. La *Mort de Jésus-Christ*, si nous ne nous trompons, est une partie du beau tableau de feu Gué; le *Bernier Saupur du Christ* est fort bien rendu aussi par M. Bonnet; seulement, nous y reprocherions à l'artiste l'emploi de tons trop jaunes, et de des négligences dans les figures. La *Vue du parc de Saint-Cloud*, par M. Jules André, donne, une juste idée de ce que l'on peut obtenir avec la peinture en couleurs vitrifiables sur glaces. Ce paysage est à la fois une excellente copie de la nature, et une œuvre d'art hors ligne; mais, à vrai dire, les feuilles des arbres, qui composent le premier plan sont d'une forme détestable, et c'est en en parlant que l'expression d'*épouvants* n'a pas d'exagération.

Il est hors de doute que nous lecteurs se rappellent le *Mosaïque des Mameluks*, un des plus magnifiques tableaux de M. Horace Vernet, tableau qui, après avoir fait l'admiration des amateurs lorsqu'il fut à l'exposition du Louvre, fit acheter par le gouvernement français et se trouve placé à l'Opéra. Nous en avons dans le musée du Louvre. Une tapisserie (c'est Gobelins) la reproduit, et cela d'une façon si supérieure, que, de loin, il est permis de s'y tromper et de croire que l'on a l'original devant les yeux. Les draperies et accessoires sont rendus admirablement, et sans les figures, qui sont par trop basses, cette tapisserie ferait illusion complète. Les vêtements de l'esclave noir ont une transparence étonnante;

e lion a beaucoup de relief, la tête du pachà est bonne. Notre opinion serait la même à l'égard du *Martyre de saint Etienne*, si la figure du saint avait moins de fadeur, et par contre plus de caractère. Nous nous souvenons toutefois du

A voir l'exposition des produits de la manufacture des Gobelins cette année, on ne peut s'empêcher de remarquer les immenses progrès de cet établissement unique en Europe, et qui n'a de rival en France que la manufacture de Beauvais, si tant est que cette dernière puisse soutenir la comparaison avec elle.

Aucun grand sujet n'a été traité par les artistes de Beauvais, aucune page bien saillante n'a été envoyée au Louvre; cependant il y aurait injustice à méconnaître la valeur de ces tapisseries, et à ne pas en citer quelques-unes devant lesquelles nous nous sommes arrêté volontiers.

Parmi les tableaux, le meilleur, selon nous, est celui qui représente le cerf se mirant dans l'eau, et qui a pour titre: *Un tableau de fable*. Il est exécuté à l'endroit, d'après Ondry, par Milice (Bouchart). L'exécution de cette tapisserie est à peu près parfaite; le paysage ressemble beaucoup à la nature, et la tête du cerf a une expression extraordinaire. — L'autre tableau, aussi d'après Ondry, représentant encore un sujet de fable, *les Deux Chèvres*, est certainement d'un bon dessin, autant qu'il est possible dans ces sortes de travaux, mais les tons sont trop verts et en même temps trop effacés. Il est exécuté à l'endroit par M. Louis Préjan. — L'écran de cheminée, la *Leçon de lecture*, d'après Boucher, est gracieusement fait, surtout en ce qui regarde les arbres; par malheur les figures sont matérielles et ne rendent pas exactement celles du peintre dont l'artiste, M. Laurent Milice, a choisi un des plus jolis tableaux. — L'écran exposé sous le numéro 41

et qui, en 1667, rendit un édit donnant de la stabilité aux Gobelins, et y installant comme directeur le célèbre Lebrun, premier peintre du roi.

Trois ans avant avait été fondée la manufacture royale des



(Vitrail pour la chapelle royale d'Amboise, exécuté par M. Roussel. — La Sainte à la Flèche, d'après Zurbaran.)

tableau de M. Mauzaisse, et ce ne sont pas les artistes en tapisseries que nous pouvons accuser ici. On devrait mieux choisir leurs modèles, et ne faire copier que des toiles généralement reconnues belles.

Le *Portrait en pied du roi*, par M. Winterhalter, est très-brillant, trop brillant peut-être, car l'on y trouve peu d'harmonie dans les couleurs; néanmoins l'effet général est satisfaisant; les chairs ont de la vigueur; la main droite, par



(Théière en porcelaine, style chinois.)



(Jardinière en porcelaine, par M. Hyacinthe Regnier.)

produit moins d'effet, mais il est moins reprochable sous le rapport de l'exécution.

Plusieurs colonnes de ce journal nous suffiraient à peine si nous voulions entrer dans les détails sur tous les meubles, les feuilles de paravent, les bergères, les dossiers, les sièges et les chaises exposés par la manufacture royale de Beauvais. Nous mentionnerons seulement: — un meuble destiné pour la salle à manger de famille au palais d'En, avec un fond bleu en soie et des ornements colorés; — un meuble fond bleu en soie, destiné à Son Altesse Royale madame la princesse Clémentine; — une feuille de paravent dont l'entourage est fond blanc en soie, avec des feuilles de chêne, et dont le milieu est fond bleu en soie également; il renferme un paysage représentant le palais de Neuilly, au-dessus duquel placent deux petits génies; — enfin un meuble fond rouge en laine, pour les concerts de la cour.

En achevant cet article, nous rappellerons en quelques mots l'origine des manufactures des Gobelins et de Beauvais. En 1540, Jean Gobelins avait sur la rivière de Bièvre une draperie et une teinturerie en laine avec lesquelles il s'était enrichi; après sa mort, son fils et sa femme soutinrent cet établissement, qui alla toujours s'améliorant, et comprit bientôt dix maisons, des jardins, des prés, des terres, etc. La célébrité des successeurs des Gobelins devint telle que le public appela de leur nom le quartier et la rivière de Bièvre. Les sieurs Ganaye acquirent la teinturerie et la draperie, et furent remplacés par un Hollandais nommé Gluck et par un ouvrier nommé Jean Liansen, si habiles que les ouvrages sortant de cette fabrique ne tardèrent pas à attirer l'attention de Colbert, qui mit cet établissement sous la protection spéciale du roi,



(Vitrail pour la chapelle royale d'Amboise, exécuté par M. Roussel. — La Sainte au Livre, d'après Zurbaran.)

tapisseries de Beauvais. Louis XIV, qui avait conçu le projet, recut du gouvernement dix mille livres pour faciliter les premiers achats, et treize mille livres pour construire les bâtiments. Jusqu'en 1684, la manufacture n'eut que fort peu d'importance; alors Colbert en confia la direction à un Flamand nommé Beldace. Cet artiste fit exécuter, d'après les cartons de Raphaël, les tapisseries représentant les *Actes des Apôtres* qui décorent l'église de Saint-Pierre, à Rome. Comme



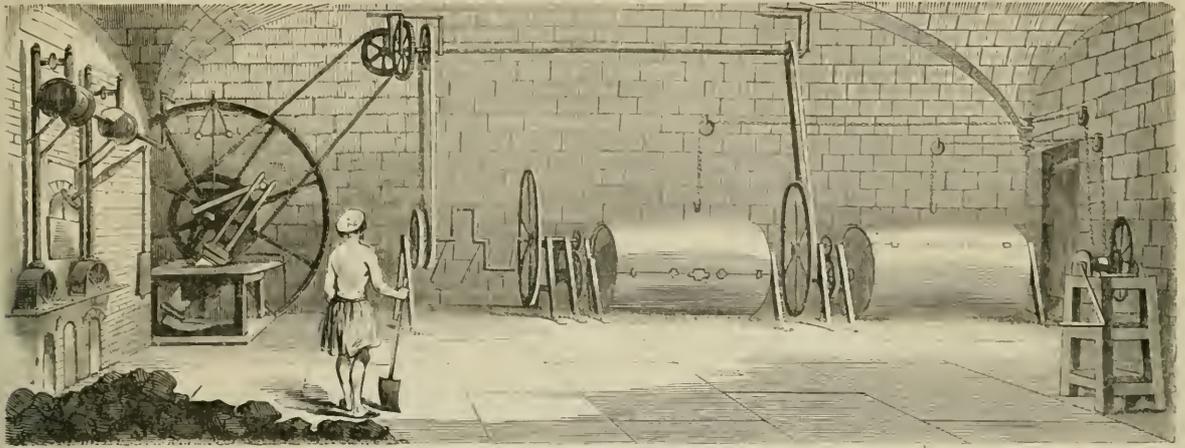
(Coupe en porcelaine, dite Cassolette.)

exemple, est trop violacée. L'autre *Portrait du roi* en uniforme de colonel général des Hussards, d'après le baron Gérard, a des qualités réelles et un seul défaut capital: on aperçoit le point, et l'on ne doute pas un moment qu'il ne soit fait en tapisserie. Or, il importe que l'on s'y trompe un peu, lorsqu'il s'agit de la reproduction d'un tableau.

on le voit, c'est à Colbert que la France est redevable de ses deux belles manufactures de tapisseries. En ce temps-là, les ministres laissaient après eux de glorieux souvenirs, ils s'étaient forcé de fonder d'utiles établissements, et d'enrichir la France; l'amour-propre et l'ambition n'étaient pas les seuls mobiles de leur conduite.

Exposition des Produits de l'Industrie. — Fourneaux, Cheminées, Boulangerie Moucho.

(8^e article. — Voir t. III, p. 49, 153, 161, 180, 211, 228 et 230.)



[Boulangerie Moucho. — Piéssieurs mécaniques.]

Dans les climats froids ou tempérés, dans ceux où le soleil, avare de ses rayons, abandonne longtemps la terre sans l'échauffer, et la laisse envahir par la neige et la glace ou par les vents du nord, une des plus grandes jouissances de la vie, une de ses premières nécessités est la production artificielle de la chaleur par l'exacte fermeture des appartements d'abord, et ensuite par l'éclanchement que procure la combustion de certaines matières. Depuis longtemps déjà la Russie et les autres pays du Nord savent se chauffer; en France, on en est encore aux éléments de ce grand art qui a toujours été négligé par les architectes, peu étudié par les savants, et presque constamment abandonné à l'ignorance d'une classe d'industriels qui s'attribuent fumistes. Et, cependant, s'il est agréable de se bien chauffer, il n'est pas moins important, au point de vue économique, d'utiliser tout, et au moins la plus grande partie, d'une denrée aussi chère que le combustible.

Dans nos églises poétiques, où lorsque nous baissons la tête du bois faire irruption dans l'existence de nos ancêtres, rendre la vie à un monde qui n'est plus, et reconstruire les antiques manoirs avec leurs donjons et leurs salles immenses, nous nous plaisons à nous figurer ces vastes cheminées sous le manteau desquelles une famille, épouse, enfants et serviteurs, s'asseyait autour de son chef, devant des chénes entiers, dont la flamme claire et pétillante rejoignait les yeux et pénétrait de ses rayons joyeux les profondeurs de la salle; nous re-

se reposaient un instant dans leurs foyers entre deux guerres; et nous nous disions que ces hommes ne trouveraient plus aujourd'hui assez d'air pour leur poitrine, assez d'espace pour leur pied, dans ces petits appartements qui partent tout remplis des vieux châteaux et des vastes hôtels. Peut-être, en effet, était-ce le bon temps; peut-être avons-nous moins que ceux qui nous ont précédés; peut-être surtout, dans les jouissances de la vie intérieure, avons-nous plutôt trouvé l'apparence que la réalité; et si nous regardons l'époque d'autrefois comme misérable, peut-être avons-nous aujourd'hui la même misère, mais sans la livrée de grandeur dont elle était revêtue alors!

Nos lecteurs, s'ils se rappellent le titre de notre article, ils y voyent peut-être ces réflexions bien ambitieuses. Mais est-il possible de penser

aux vastes manteaux des cheminées anciennes, sans évoquer immédiatement les grands foyers du chef de famille et de



(Pesage et placement de la pâte dans les moules.)

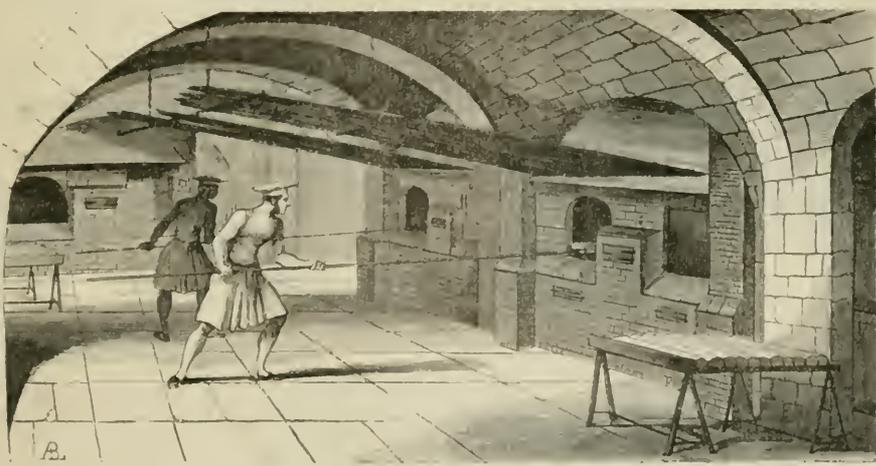
ses vassaux. Le foyer était le centre des réunions, dans ce temps où rien n'était frivole, où l'on assit plus qu'on ne

déplaçait à nos graves ancêtres, ils avaient adopté la plus mauvaise manière de se chauffer. La déperdition de chaleur était énorme, et l'on n'en utilisait que la plus minime partie. Dans nos cheminées modernes, plus perfectionnées sans contredit, le chiffre de la chaleur utilisée est si minime, que beaucoup, en le lisant, se montreraient incrédules. Ainsi, il résulte d'un très-beau travail de M. Gravelle que, dans les différentes industries qui se servent d'appareils d'évaporation, la perte de chaleur est de 50 pour 100; dans le travail des métaux, verreries, porcelaines, etc., de 95 pour 100; dans le chauffage des cheminées d'appartement, de 97 pour 100; et dans celui des poêles et calorifères bien construits, de 50 pour 100 seulement. Si l'on cherche ensuite à évaluer la déperdition de capitaux qui relève de ce chef, on arrive à des résultats aussi alléchants qu'inattendus. La consommation du bois de chauffage, en France, s'élève annuellement à 80 millions de francs, et celle de la houille à 60 millions; total, 140 millions.

En comparant ce chiffre avec ceux que nous avons cités plus haut, et qui représentent la déperdition de la chaleur, on a formé le tableau suivant des pertes de capital :

Pour 15 millions de bois dans les usines,	7 millions
Pour 25 millions de bois dans les travaux métallurgiques, verreries, etc.	24 —
Pour 10 millions de bois de chauffage domestique.	56 —
Pour 60 millions de houille	56 —

Total, 105 millions.
Ce chiffre montre quels immenses progrès sont encore à faire dans l'emploi et l'usage du combustible. Il est vrai que, depuis quelques années, tant pour les usines que pour le chauffage des grands monuments publics, on a à signaler de véritables améliorations. Ainsi l'emploi de l'air réchauffé par la flamme perdue des hauts fourneaux, celui des gaz, qui, il y a peu de temps, n'étaient encore d'aucun usage, tendent aujourd'hui à faire une révolution dans les usines métallurgiques; l'établissement de calorifères et le chauffage, soit par l'air chaud, soit par la vapeur d'eau ou l'eau elle-même, constituent autant de progrès qui tendent à abaisser le prix des objets manufacturés ou à augmenter le bien-être général.



(Fours de la boulangerie Moucho.)

parlait, et où la même pièce servait à vingt usages différents. Du reste, pour en revenir à notre compte rendu, et n'en

général.

Les trois modes employés pour échauffer l'air de l'intérieur de nos maisons sont les calorifères, les cheminées et les poêles.

Tout le monde connaît le principe des calorifères, il consiste à distribuer dans des tuyaux divers de la chaleur en passant par un seul foyer. On connaît de suite quelle en est l'économie défective de ce mode, qui devrait se généraliser davantage. On l'appliqua déjà aux établissements publics, qui reçoivent dans toutes leurs parties, au moyen de tuyaux, l'air échauffé à un foyer construit dans une cave. Quelques maisons ont même déjà reçu cette amélioration, et nous avons vu de grands hôtels complètement échauffés par cette méthode. Malheureusement, avec les six étages de maisons de Paris, ce mode est peu applicable; chaque famille fait sa dépense de combustible, et il serait bien difficile d'arriver à faire mettre en commun cette nature de dépense, pour obtenir l'économie qui peut résulter de cette association. On fait des calorifères à air, à eau et à vapeur. Dans les premiers, c'est l'air qui porte et distribue la chaleur prise par lui au foyer commun. Dans les deux autres, on échauffe l'eau à un foyer et on la fait circuler, soit à l'état liquide, soit à l'état de vapeur, dans les appointements; c'est par ce dernier mode qu'on échauffe le palais de la Bourse. Sans nous arrêter à décrire les avantages et les inconvénients comparatifs de ces divers systèmes, nous citerons comme appareil mis à l'exposition le calorifère à eau chaude ou appareil hydroprothectique, de MM. Léon Duvoir-Leblanc, pareil à celui de l'appartement au palais de Luxembourg. L'eau chaude partant d'un foyer placé sous une salle s'évapore, en vertu de la différence de densité, et se rend à des réservoirs placés sous les combles; des tuyaux la reçoivent et la distribuent dans les salles, qu'elle échauffe à des degrés différents. L'eau refroidie est réunie dans des tuyaux placés sous le rez-de-chaussée, d'où elle est introduite de nouveau dans la chaudière. Ce système, employé en Angleterre à chauffer des serres, a été appliqué pour la première fois à l'échauffement des monuments par MM. Duvoir-Leblanc, qui, par de nombreux perfectionnements, en ont fait une véritable invention.

Les cheminées n'utilisent le combustible qu'elles reçoivent que par le rayonnement, c'est-à-dire par l'émission des rayons de chaleur du côté de l'appartement; le reste de la chaleur évaporée est entraînée par le courant d'air dans le tuyau de la cheminée. Il y a donc avantage à se servir d'un combustible qui ait un grand pouvoir rayonnant; la houille et le coke sont dans ce cas. La quantité de chaleur ainsi utilisée est environ le quart de la quantité totale de chaleur produite. Les cheminées ne présentent pas d'autre cause de perte de combustible que de ne pas utiliser le courant d'air entraîné par le tuyau, cette perte ne serait pas exorbitante; mais il en existe une autre bien plus forte, c'est la ventilation produite par l'air froid du dehors qui se précipite continuellement dans l'intérieur, pour remplacer l'air chaud emporté par la cheminée. Pour prévenir, en partie du moins, cet inconvénient, il faut diminuer la section du tuyau de la cheminée, disposer le foyer de manière à utiliser la plus grande partie du rayonnement, en former les faces avec une substance douée d'un grand pouvoir réfléchissant et ventiler la pièce par de l'air échauffé au moyen de la chaleur perdue dans la cheminée. Telles sont les conditions du problème à résoudre et auxquelles, depuis quelques années, on a essayé, avec plus ou moins de succès, de satisfaire. Cette année encore, un côté de la salle des machines renferme un grand nombre de systèmes de cheminées qui toutes, plus ou moins ingénieuses, nous le reconnaissons, ont leur principe dans la cheminée à la Rumfort ou dans la cheminée à la Désarnod.

Il y a aussi quelques cheminées-poêles qui à l'avantage de laisser voir le feu, ajoutent au plus strictement les ménagères même les plus intraitables, jouent celui d'utiliser plus de chaleur.

Les poêles, qui jouent un grand rôle dans l'économie des petits ménages, doivent plus de chaleur que les cheminées, parce qu'ils utilisent, au moyen de tuyaux qui traversent l'appartement, une partie plus considérable des produits de la combustion. Nous n'avons pas trouvé, dans les poêles exposés cette année, de perfectionnements notables. Ces appareils sont mieux construits, et ont participé au progrès du bon marché. On y a ajouté souvent des foyers, des marmites, voire même des rôtissoirs; et un des exposants, M. Victor Chevalier, dont le nom est cité depuis longtemps à la tête de ceux qui s'occupent des appareils de chauffage, a présenté au jury un de ces poêles-cuisines où l'on peut préparer un repas pour sept à huit personnes.

Ceci nous amène naturellement à parler des appareils culinaires, qui sont en grande quantité à l'exposition. Rien n'est appétissant comme la vue de tous ces fourneaux couverts de marmites de toutes les dimensions, et ornés de broches ou se pressent à l'enfilade, canards, gigots et filets de bœuf. En promenant les yeux sur cette partie de l'exposition, on se demande si nous sommes arrivés au temps où chacun, suivant le goût du bon roi, a la poule au pot, ou au moins le poulet à la broche. Quoi qu'il en soit, nous avons reconnu dans cette branche d'industrie un progrès évident, et nous regrettons que l'usage de ces appareils ne soit pas encore plus répandu. Pour les grandes cuisines pour les petites fortunes. Sans doute ces divers perfectionnements présentent déjà une grande économie; mais combien elle est restreinte encore, en comparaison de celle que pourrait produire l'association des ménages! On, dit-on nous accuser de fourrisme, ce dont nous ne sommes nullement coupable, nous ferons des vœux pour que les réformes économiques rêvées par Fourier et par tous ceux qui s'occupent des moyens d'augmenter le bien-être des classes peu aisées, reçoivent au moins leur exécution dans toutes les parties conciliables avec la forme actuelle de notre société et l'état de notre civilisation, et nous penserons toujours que la mise en commun des dépenses domestiques serait un immense pas vers l'amélioration du sort des pauvres ménages.

Les fourneaux économiques qui ont principalement attiré notre attention sont ceux de M. Panchet, de M. Esprit-Curti et de M. Potier-Jouveur, et parmi ceux-là, les fourneaux de M. Panchet nous ont paru le mieux atteindre leur but, surtout pour les grands établissements. L'amélioration principale dans ces divers appareils consiste à remplacer le bois par la houille, qui est beaucoup moins chère, et à pouvoir, au moyen de registres et de soupapes, amener la chaleur en un point ou la supprimer. Des essais comparatifs faits à Saint-Germain-en-Laye, sur un fourneau établi par M. Esprit-Curti, à l'espèce de cette ville, ont prouvé que la dépense de combustible était réduite de 60 pour 100. Les appareils de M. Panchet présentent l'avantage de pouvoir cuire en même temps les mets les plus dissimilables sans que l'odeur de l'un nuise à l'autre. La chaleur s'y conserve parfaitement, parce que sous l'enveloppe générale de fonte se trouve une enveloppe en briques réfractaires et des carneaux habilement distribués.

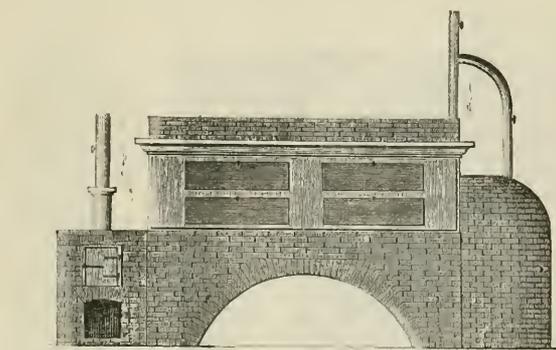
Une des applications les plus importantes de la pyrotechnie est sans contredit la construction des fours à cuire le pain et la pâtisserie; et c'est à l'examen de cette application que va être consacré le reste de notre article, en même temps qu'à celui du nouveau système de panification de MM. Mouchot, de Mont-Rouge.

On sait que dans le système ordinaire de cuisson du pain, le brûlant à chauffe son four en brûlant dans l'intérieur même du bois et des fagots, qui reposent sur le sole. Quand l'intérieur du four est suffisamment chauffé (et l'on n'a aucun moyen exact de donner toujours le même degré de chaleur), il faut retirer le combustible carbonisé au brasse et les cendres, nettoyer le sole et y enfoncer le pain; mais, si bien que se fasse cette opération, il n'est pas rare de laisser quelque morceau de brasse qui s'attache au pain et lui donne un aspect sale. De plus, la cuisson est inégale, lente, et l'on est obligé de réchauffer de nouveau le four pour une autre entrée. Tous ces inconvénients avaient depuis longtemps frappé les boulangers, et cependant on n'avait pas encore trouvé un bon système pour les éviter. La science a fait faire un pas à l'art de la boulangerie, et aujourd'hui nous pouvons annoncer à nos lecteurs que, grâce à la combinaison imaginée par M. Loure, réalisée en grand par M. Jam tel, et mise en pratique par MM. Mouchot frères, le pain cuit dans des fours où n'est jamais de combustible, qui conservent une chaleur toujours égale et sans cesse renouvelée, est toujours propre, appétissant, cuit au même degré, avec une certitude complète.

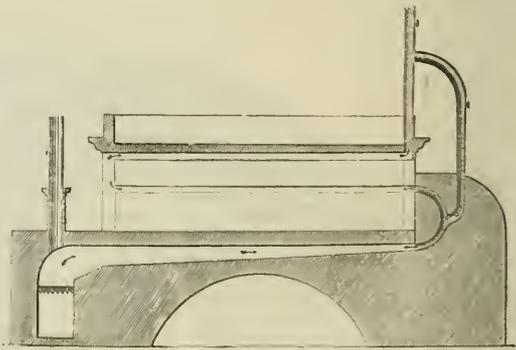
Ce four porte le nom de four réchauffeur, ou à l'air chaud. Rien de plus curieux et de plus inconnu qu'il existe en même temps que la manière dont s'opère la combustion dans le foyer. Une fois la grille chargée de coke (qui on brûle exclusivement dans ces foyers) et le coke enflammé, on ferme hermétiquement toutes les ouvertures, et la combustion continue sans que l'air se renouvelle, au moins d'une manière apparente. On a cru pouvoir expliquer cet effet, qui a surpris tous les physiciens, par la nature des matériaux qui enveloppent le foyer. Ce sont des briques réfractaires qui, poussées à une haute température, laisseraient pénétrer l'air par leurs pores, et alimenteraient ainsi la combustion. Le foyer à un mètre de profondeur et soixante centimètres de large; au-dessus et au-dessous de lui, règne un espace vide où vient s'échauffer l'air, qui pénètre ensuite dans le four. La région du feu est donc parfaitement distincte de celle de l'air. La température du four peut être portée facilement à 500 ou 400 degrés, et être maintenue à cette élévation pendant tout le temps des fourrés, qui se succèdent de demi heure en demi-heure. La température, dans l'usage habituel de la cuisson, est entretenue entre 280 et 500 degrés, et régularisée par un registre qui, interrompant la circulation de l'air au moment où l'on vient de débarrasser, la rétablit lorsque l'évaporation a fait baisser la température du four. Un thermomètre à l'âge extérieure permet de vérifier à chaque instant l'état de cette température. La chaleur sert à entretenir constamment au-dessus du four une chaudière remplie d'eau chaude qui est utilisée pour la préparation des pâtes.

Dans la boulangerie de MM. Mouchot, on a appliqué la mécanique à toutes les opérations qui ont pu s'y plier. Nous ne parlerons pas du montage des sacs de farine dans d'immenses grues ventilées et après de manière à ce que la farine s'y conserve sans s'échauffer. Cette opération a lieu au moyen d'un treuil dans la manœuvre duquel la vapeur vient de remplacer les hommes. Les différentes espèces de farines convenablement mélangées sont introduites, au moyen d'une trappe, dans une chambre dite chambre à mélange, d'où elles sont conduites, par un boyau en cuir, dans la bucle, et de là dans le pétrin.

Lui commence la préparation du pain, qui, maintenant en ferai, sera au bout d'une heure prêt à être transporté et mangé. On sait tout ce qu'a de pénible pour l'ouvrier et de reposant pour tous la méthode du pétrissage à bras d'homme.



(Nouveau système de Four, par M. Baudin-Langlois. — Élévation.)



(Coupe du nouveau Four.)

mes. On a entendu, en passant près d'une boulangerie, les gémissements de l'homme qui, penché sur le pétrin, soulève avec effort une pâte lourde qu'il laisse retomber ensuite pour la reprendre encore. Tout le monde sait que de là est venu à cet homme le nom de *général*; et bien! ce supplice est supprimé. Le malin opéré résultant de ce fatigant métier et des matières qu'on peut par mégarde laisser tomber dans la pâte n'est plus à craindre. Le pétrin n'éprouve ni vent, en entrant au métier de boulangier sa partie la plus fatigante, rassurer les estomacs délicats sur la nature du pain. Les pétrins dont se servent MM. Mouchot sont en fonte. Ce sont des cylindres armés de bras en fonte, tournant sur un arbre ri-

gide également en fonte et armé de bras alternes avec ceux du cylindre. Ces pétrins sont formés de deux parties dont l'une sert de couvercle. La capacité du pétrin est séparée en trois par des cloisons en fonte. Les deux parties extrêmes reçoivent la pâte qui va être transformée en pain, et celle du milieu prépare le levain. En quinze minutes, un seul pétrin a donné à la pâte le liant, l'homogénéité et toutes les qualités voulues; il a fait la besogne de quatre cylindres qui auraient travaillé deux heures. Le mouvement de rotation est imprimé au pétrin par une machine à vapeur de la force de six chevaux. Chaque compartiment peut recevoir 200 kilogrammes de pâte; on en pétrit donc 600 kilogrammes à la fois.

Lorsque la pâte a été suffisamment travaillée, on la tourne comme à l'ordinaire, c'est-à-dire qu'on donne au pain la forme qu'il doit avoir; ou le range sur des tablettes qu'on porte en avant du four, et où la dernière fermentation se fait à point pour l'enfourner. Un ouvrier se constamment occupé à enfoncer et à défouler, MM. Mouchot ont encore introduit dans leur fabrication une amélioration importante; toute leur usine est éclairée au gaz, et chaque four est pourvu d'un bec à articulation disposé de manière à ce que l'ouvrier puisse en diriger la flamme dans l'intérieur du four et reconnaître le degré de cuisson du pain. Le gaz est fabriqué l'usine même au moyen de la flamme perdue des fours aérés

un écorché, des genoux de son maître sur ceux de la dame; ce qui faisait que les yeux noirs de celui-là rencontraient fort souvent les yeux bleus de celle-ci.

« C'était vers l'an de grâce 1580, le coche, tiré par six chevaux, sorti de Nantes à la tombée de la nuit. Huit voyageurs s'y trouvaient enfermés, un peu les uns sur les autres : ces voyageurs étaient de condition, d'âge et de sexe différents, ce qui formait une réunion fort piquante...



(Combien de lieues de Paris à Marseille? fit le géographe.)



(Oscar lira le médaillon et le montra au cher abbé, qui se récria d'admiration.)



(La-dessus, Oscar sortit pour aller faire sa malle conjugale.)

— Pardon, s'écria le gros monsieur, n'avez-vous point éprouvé une secousse? »

Ce disant, il ouvrait la portière.

« J'en ai rien ressenti du tout... Ces huit voyageurs avaient eu soin de faire leur testament avant de partir, et de commencer comme des malades réduits *in extremis*. — Le coche roulait depuis quatre heures au moins, et la nuit était déjà en son milieu, lorsque tout à coup, à la hauteur d'un village nommé Oudon, l'essieu cria et se rompit... »

Comme l'abbé achevait ces mots, une détonation...

Mais avant de continuer notre récit, il nous faut supplier le lecteur de lire avec attention, de relire même au besoin le commencement d'histoire que l'abbé Poucaud vient de raconter. Les aventures du coche de 1580 doivent jouer un rôle marquant dans notre voyage, et l'abbé les reprendra toujours par le commencement, pour toujours s'arrêter à ce fatal endroit : « L'essieu cria et se rompit » et pourrait l'histoire, sans cesse d'être la même, sera nouvelle à chaque fois qu'on la recommencera. — Qui lira verra.

Comme l'abbé achevait donc ces mots, une détonation



(Nos deux personnages étaient seuls dans cette partie de la voiture avec le petit Van, qui regardait par la portière.)



(Un gros monsieur, coiffé d'un énorme chapeau, avec une jeune et jolie dame.....)

épouvantable se fit entendre, et en même temps toutes les voitures du convoi éprouvèrent un choc terrible. La jeune dame fut lancée entre les bras d'Oscar, où elle acheva de s'évanouir; son mari alla durement cogner sa tête contre la paroi opposée du wagon, et s'écorcha le nez en même temps; l'abbé avait le devant des jambes fort endommagé, et il trouvait injuste le reproche qu'Oscar avait fait aux chemins de fer d'être tout à fait dépourvus d'impressions.

La machine avait éclaté; il n'y avait personne de mort; mais on criait, on s'appelait, on se bousculait au dedans et au dehors des voitures. Cependant, lancée par le choc de l'impériale d'un wagon sur le talus de la voûte, M. Othon Robinard

de la Villejoieuse souffrait comme un perdu dans sa magnifique troupe de chasse.

Qu'était-ce que M. Othon Robinard de la Villejoieuse? — Nous croirions faire injure à un tel personnage si nous ne lui consacrons un chapitre tout entier. — Mais disons tout de suite que M. Othon Robinard de la Villejoieuse était superbe à voir sonnant la royale à 20 pieds au-dessus du sinistre!

(La suite à un prochain numéro.) ALBERT AUBERT.



(Oh! le joli petit chien, disait la dame d'une douce voix en caressant Van.)



(Je me rappelle, dit l'abbé, avoir lu les aventures extraordinaires d'un coche parti de Nantes, en Bretagne, et qui demeura plus de deux ans en route avant d'arriver à Paris, lieu de sa destination.)



(M. Othon Robinard de la Villejoieuse était superbe à voir sonnant la royale à 20 pieds au-dessus du sinistre.)

FEMMES DE LETTRES FRANÇAISES CONTEMPORAINES.

Il a toujours régné contre les femmes vouées aux lettres un préjugé que nous ne voulons ni condamner ni défendre absolument, mais que nous tenons pourtant à constater, parce qu'il n'est pas rare d'entendre dire aujourd'hui que le temps des femmes savantes et des précieuses ridicules est passé. Il y a encore des femmes savantes, il y a encore des précieuses ridicules, et, qui pis est, il y a encore des complaisants pour les abuser, pour s'exalter devant toutes leurs prétentieuses sottises. Dans l'espèce humaine, les ridicules et les travers se déplacent, échantent de formes, mais sont très-peu sujets à disparaître.

Personne ne supposera sans doute que nous pensions à appliquer aux femmes de lettres collectivement des épithètes devenues, entre les mains du génie, d'impérissables stigma-

les de ridicule; néanmoins, nous commencerons par protester contre toute interprétation qui pourrait tendre à nous prêter l'intention d'une aussi brutale et aussi naïve grossièreté. Eh! bon Dieu! qui donc s'aviserait de honnir le génie parce qu'il s'incarne dans une femme? Le génie est une force toute-puissante qui s'impose à tous, quel que soit l'organe qu'il se choisisse; le génie n'a pas plus de sexe que le soleil; — qui donc songerait à se moquer contre la grâce, la sensibilité, l'émotion poétique, parce qu'elles parleraient leur langue naturelle, celle de la femme? — Personne, mais personne moins que nous, certes. — Quand une voix inspirée s'élève de quelque part, nous l'écoutons avec une attention respectueuse, et nous la saluons avec reconnaissance; — si cette voix est celle d'une femme, notre recueillement redou-

ble, et il se mêle à notre émotion je ne sais quoi de religieux et de tendre qui nous remue jusqu'au fond du cœur. C'est assez dire que, pour que l'émotion nous gagne ainsi, il faut qu'elle soit sentie d'abord par le poète, — homme ou femme, — qui prétend nous l'inspirer :

Si vis me flere, dolendum est Primum ipsi tibi;

ou plutôt, il ne faut pas que le poète prétende à rien; il ne faut pas qu'il se vante à calculer à froid ses effets. La spontanéité d'élan, l'enthousiasme, sont les premiers caractères de sa prédestination divine, et il ne saurait nous entraîner qu'à la condition d'être entraîné lui-même, d'être éloquent

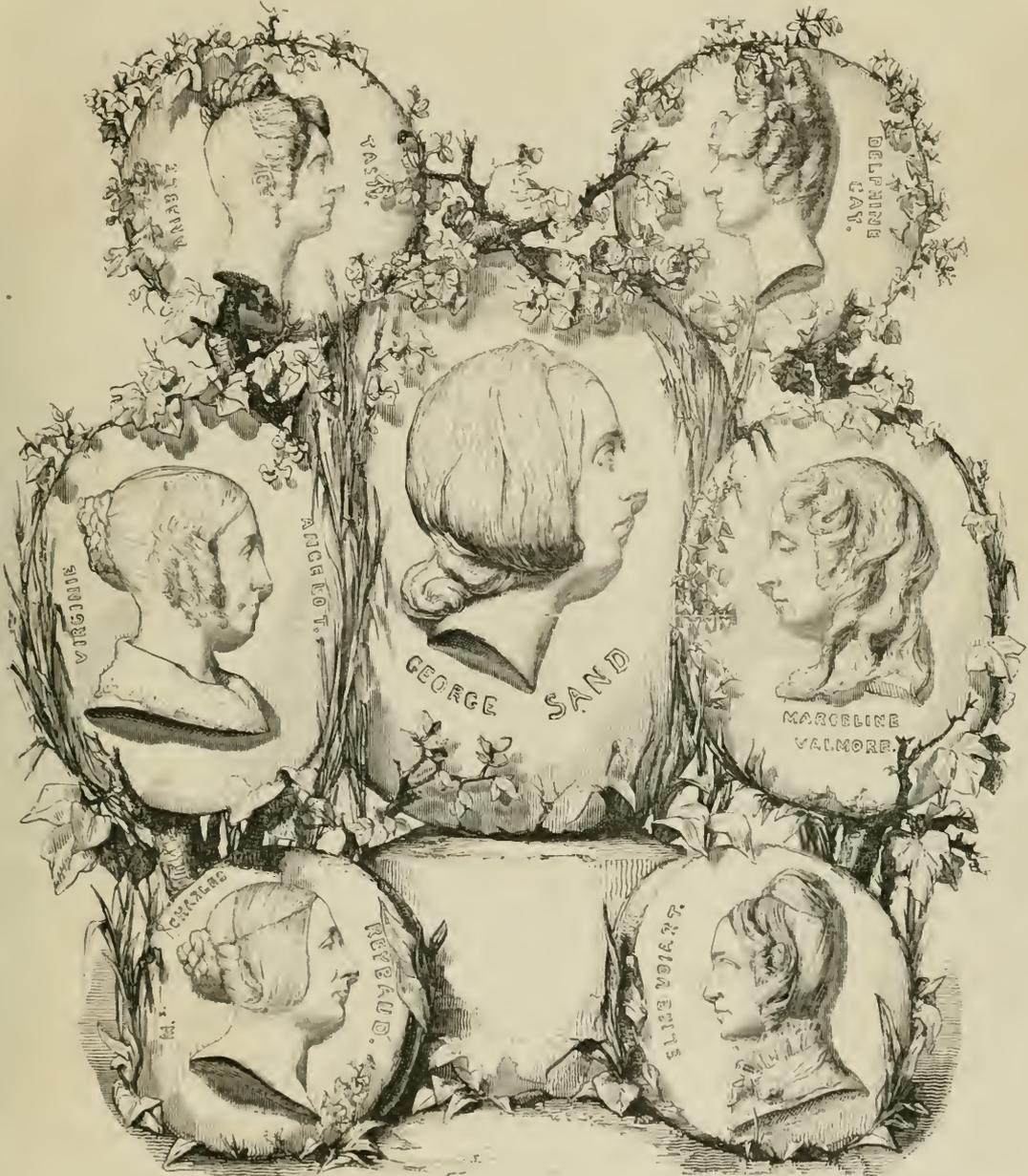
ans le savoir, d'obéir enfin, en chantant, au besoin instinctif d'expansion poétique qui accentue si mélodieusement la langue du rossignol.

Au lieu de cela, quand nous voyons un maigre jongleur de mots usurper le nom et les allures du poète; quand nous voyons quelqu'un, chatoillé par les appétits extravagants d'une vanité mesquine, qu'il peut se faire l'illusion de prendre pour une ambition généreuse, monter sur un treteau

qu'il appellera volontiers un trépied, et faire effort de poumons pour débiter, de là, des sonnettes sonores, nous lui disons tout net qu'il se méprend sur sa vocation; et, si ce quelqu'un est une femme, notre pitié sera d'autant plus profonde, notre parole d'autant plus ferme et plus franche, que nous avons plus de respect et de sympathie pour le sexe de la malheureuse qui s'égare ainsi; nous lui dirons: « Comment pouvez-vous abdiquer la modestie, la première des

vertus dont vous devez être parée, la moins contestable de vos grâces, pour donner au public le spectacle de votre ambitieuse impuissance? Revenez à la famille, d'où vous n'auriez jamais dû sortir; revenez à vous-même, et n'oubliez pas désormais qu'une bonne et simple femme vaut toujours mieux qu'un mauvais poète. »

Nous croyons avoir surabondamment établi que, dans notre pensée, le titre de femme de lettres n'implique en soi



(Médallions dessinés à Paris par L. et d'après nature.)

aucune acception ridicule ni malséante. Il ne peut y avoir de ridicule, ou plutôt de malheur, que dans les prétentions avouées aux qualités que suppose ce titre, dans la laideur qui grimace pour simuler la grâce, dans l'inepte vanité qui se guide pour contrefaire les allures du génie. Après cela, et pour en revenir au préjugé que nous avons rappelé au commencement de cet article, observons qu'il soulève une double question?

1^o La femme ne perd-elle rien, comme femme, à s'aventurer dans la carrière littéraire?

2^o La femme a-t-elle l'aptitude nécessaire à la culture des lettres?

La première de ces deux questions est toute de sentiment, et, si nous étions consulté, nous répondrions, sans prétendre

formuler en axiome notre manière individuelle de sentir, que, pour nous, une femme de lettres ne vaudra jamais autrement plus, ou moins sonore, que la femme de lettres? Un instrument, une harpe édiocrite dont chaque souille d'air tire un soupir halet, — sortons de la métaphore, — un cœur sans pûdiques scrupules, qui se met en évidence pour se faire lire à tout venant, comme un livre ouvert, dont la main la plus brutale, la plus crasseuse a le droit de tourner les feuillets. Or, tout ceci, nous l'avons, est pour nous l'image renversée de la femme. La femme, telle que nous la concevons, a besoin d'aimer et d'être aimée; mais elle circonscrit ses affections; elle aura, si l'on veut, ce genre de coquetterie qui est l'expression gracieuse du désir de plaire; mais ses

coquetteries d'esprit, non plus que ses coquetteries de manières, ne s'adressent pas à un public tout entier, parce que la femme selon nos idées n'a pas le cœur assez large pour vouloir aimer tout le monde ni être aimée de tout le monde; elle ne s'enveloppera pas dans une prudence sauvage, et ne curassera pas sa vertu d'une lueur maussade; mais elle ne stérifiera pas non plus sur ses lèvres un sourire également provoquant pour tous, et n'entreterra pas sur ses joues un invariable courant de larmes sentimentales et mélancoliques; elle aura aussi son ambition; mais si elle réussit à répandre quelque bonheur dans le cercle, — toujours étroit autour de nous, — des intimes qui marquent dans la vie, la main cordialement placée dans les nôtres, son ambition sera comblée.

Y a-t-il, dans la femme de lettres, rien qui ressemble à ce portrait? A la femme de lettres il faut le bruit, la renommée, les hommages retentissants, au lieu des joies paisibles, des douces affections et du bonheur recueilli de l'intérieur. Certaines confidences de cœur, que la femme naturelle (si l'on nous permet ce mot) confiera bien bas peut-être, en tonnant de pudeur et d'amour, à l'oreille de l'être aimé, la femme de lettres les chuchote sur tous les tons à la foule indifférente et rieuse; — car il faut que la femme de lettres expose la foule, attire la foule, amuse la foule; c'est son métier. — Or, si l'on a toujours semble affaiblir que l'écrivain fut obligé de disséquer son âme, en quelque sorte, pour amuser le public, comment plaindre assez la femme réduite à considérer ses égaux, les plus intimes, les plus vastes, les plus délicats, comme une dernière à échanger contre les applaudissements du public, qui dira : *Pas mal souffrir! pas mal pleurer! pas mal* ; ou contre un salarie moins noble, sinon aussi cruel? Quel enfer pour celles en qui le pudeur vit encore! Pitié pour ces malheureuses! Quant à la seconde question que nous avons indiquée, à savoir si la femme est-elle aux travaux littéraires, cette question est, des longuets, affirmativement résolue par des faits d'une évidence évidente. Lasses de jurer les pesses d'armes des chevaliers de la pensée, et d'aligner les prix aux vainqueurs, les femmes ont voulu, à leur tour, descendre dans l'arène. C'était leur droit, et quelques-unes ont conquis, sur ce terrain, une position que nul critique ne saurait leur faire perdre. Nous allons étudier, dans ses manifestations principales, le mouvement littéraire auquel nos contemporaines ont attaché leurs noms, et nous essaierons d'apprécier le talent de celles à qui une action notable peut être attribuée dans ce mouvement. Nous ne serons ni glorieux ni détracteur; nous voulons seulement être juste; et si notre critique était aussi délicate qu'elle sera impartiale et sincère, sa valeur ne serait pas douteuse.

MADAME GEORGE SAND.

A la tête des femmes de lettres contemporaines, et sans aucune intention de comparaison (est-il besoin de le dire?), nous placerons un écrivain qui, à envisager que son talent, c'est ni un homme ni une femme, mais tout simplement, à notre sens, un des beaux génies littéraires qui ont leu sur le monde.

Nous savons combien cette opinion doit révolter la classe si nombreuse des gens décidés à ne trouver rien de bon, de beau ni de grand dans le temps où ils vivent; nous savons que les plus modérés ne la considéreraient pas autrement que comme un insignifiant paradoxe; mais le premier devoir de la critique est une franchise sans réserve, et, dans cette conviction, nous dirons notre pensée tout entière, au risque de heurter violemment certains préjugés, ou, si l'on veut, certaines idées qui ne seront plus peut-être les préjugés ou les idées de demain.

Madame Sand est, selon nous, un de ces poètes dont l'apparition fait époque dans la vie des peuples. Nul n'aurait reproduit avec plus de poésie et de vérité qu'elle la pléiade de la société au milieu de laquelle elle aura vécu. Cette société est à la fois railleuse, frivole et servile, sceptique et croyante, matérialiste et religieuse, positive et réveuse; elle passe facilement du désespoir à l'espérance, du falottement aux élans enthousiastes; et bien! madame Sand est à la fois un successivement tout cela, son esprit et son humeur se prêtent avec une si merveilleuse souplesse à toutes les fantaisies de cette étrange mobilité. Partout elle s'aligne avec la sagesse, l'énergie de Byron, et rit en commun. Ici de ce rire qui est sardonique qui fait peur; d'autres fois elle prie et chante comme Lamartine; puis elle pleure et rêve comme l'auteur inspiré d'*Atala* et de *Béné*. Au milieu de toutes ces variations, elle ne cesse jamais d'être un grand poète. Nul n'a pénétré plus avant qu'elle dans les mystérieux profondeurs du cœur humain; nul ne sait prêter aux passions un langage plus éloquent et plus vrai. Nous n'avons rien à dire de la forme de madame Sand; tout le monde en a admiré les beautés resplendissantes, et sa supériorité, sous ce rapport, n'est pas contestable.

On peut constater dès aujourd'hui, ainsi que le remarquait dernièrement un écrivain, deux phases bien distinctes dans la vie littéraire de madame Sand; la première a produit *Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, *Jacques*, *André*, *Léon-Léon*, *Mauprat*, *l'Écuyer*, etc.; à la seconde appartiennent: *Spiridon*, *les Sept cordes de la lyre*, *le Comptant du tour de France*, *Causale* et *la Comtesse de Rudolstadt*. Ce qui distingue profondément ces deux phases, entre lesquelles les *Lettres d'un voyageur* servent pour ainsi dire d'anneau de transition, c'est la différence de tendances des deux séries d'ouvrages qui les constituent, et le changement notable qui, de l'une à l'autre, s'est opérée dans la manière de l'auteur. Essayons de préciser notre pensée.

Dans les livres que nous avons rapportés à la première phase, les personnages de madame Sand ne dignifiaient jamais; souffrant ou puissants, ils sentaient vivement, agissaient de même, en un mot, ils vivaient d'une vie dont le charme poétique nous écrivait. Ces livres étaient pleins de passion, d'émotions ou romantiques; le raisonnement, la dialectique, qui n'ont rien de commun avec la poésie, en étaient bannis. Femme et poète, madame Sand était là sur son terrain naturel; elle était reine. Un jour arriva pourtant où ce rôle parut ne plus lui suffire; après avoir remué, avec la puissance qu'on lui connaît, des sentiments et des passions, elle se laissa aller à la fantaisie de remuer ce qu'on appelle des idées; elle voulut monter en chaire, de poète devenir raisonneuse; elle s'attaqua aux plus hautes, nous voulons dire aux plus nébuleuses questions de la métaphysique, de la religion, de la politique, et dès lors la dissertation envahit tous ses romans. Nous aurons le courage de dire, quoiqu'il nous en coûte, qu'en entrant dans cette voie, madame Sand nous semble y avoir fourvoyé une partie de son talent.

Dans ses premiers ouvrages, madame Sand prenait généralement parti pour la faiblesse contre la force, pour la femme contre l'homme, pour la nature humaine contre la compression sociale. Nous savons qu'elle a démenti quelque part, dans ses *Lettres d'un voyageur*, si notre mémoire est fidèle, cette tendance qui n'avait échappé à personne. Là, madame Sand a déclaré, avec une inimitable noblesse, qu'il n'y avait jamais en l'homme d'une idée dans sa tête ni dans ses fibres; qu'en conséquence, ses livres ne pouvaient faire ni bien ni mal, qu'ils ne pouvaient rien conclure. Il est impossible d'accepter, dans ses termes, une pareille prohibition; tout ce qu'on peut lui accorder, en regard à la bonne loi manifestée par l'inspiration, c'est qu'elle n'aient ne s'écarte peut-être un peu d'un compte exact de la portée de ses écrits, chose assez concevable d'ailleurs, si l'on pense à la fougue passionnée qui devait l'enfermer, lorsqu'une fois il avait pris la plume; mais, pour dire avec le cœur de nos écrits ne conclurent à ce qui ferait un homme qui, dans la crainte de contraindre un aveu, fermait les yeux en plein midi, pour lui accorder qu'il fut mort. Incapable de pousser la complaisance à ce point, nous dirons que madame Sand n'a pas vécu sans doute à déverser ses premiers ouvrages d'opinions philosophiques contre lesquelles elle proteste; mais que ces conclusions, résultant d'un optimisme et des flots des passions nées en jeu dans les créations de la poésie, y ont été déposées instinctivement, sinon volontairement, et s'y trouvent si bien que les moins attentifs les dédaignent, si elles ne se désolent d'elles mêmes.

En harmonie avec le fond, la forme de ces premiers ouvrages était vive, pétillante, fantasque, riche de nuances variées; elle avait une certaine aptitude sauvage qui, le marquant au com d'une piquante originalité, lui prêtait un charme nouveau.

Une fois entrée dans sa seconde phase, madame Sand semble avoir voulu faire amende honorable pour tout ce qu'elle avait hasardé de hardiment beau dans la première. Ses croyances qu'elle avait si audacieusement sapées d'abord, se crurent à l'instant (puisque elle tient à avoir pas en conscience de ce qu'elle faisait), elle essaya de les reconstruire, ou plutôt de se mettre en quête d'un dogme nouveau; mais jusqu'à présent ses recherches n'ont encore abouti à rien. En voulant innover dans l'ordre des idées fondamentales, elle ne fait que tourner dans le cercle des idées traditionnelles; au lieu d'apporter simplement et humblement ses idées, comme fait la masse, ou de les nier franchement, elle se tourmente pour les éléver à une formule supérieure; et l'on est douloureusement surpris lorsqu'on la voit, après bien des efforts, s'arrêter balotée, et comme satisfaite, pour avoir donné des noms nouveaux et passablement obscurs à des choses fort anciennement communes.

En un mot, il nous semble que madame Sand ne prend plus guère la plume sans se promettre de réformer ou de constituer des systèmes importants dans les idées sur lesquelles vivent les sociétés; mais c'est de ses derniers écrits qu'on peut dire avec justice ce qu'elle disait des premiers: *Il ne concluent rien*. Pleins d'action, de mouvement et de vie, les romans de la première période de madame Sand comprenaient l'enseignement moral, philosophique, si l'on veut, qui est au fond de tout acte humain; tandis que ses ouvrages postérieurs, qu'il serait très-difficile de classer dans aucune catégorie de genre distinct, ne produisent ni zèle sur l'esprit qu'un effet de confusion, de vertige, de fatigue et de doute. Ainsi, le bizarre phénomène non prévu par l'auteur sans doute, on peut dire qu'il trouvait très-clairement atrefois des choses auxquelles il ne pensait pas, et que, depuis qu'il a la prétention d'enseigner et de démontrer, il jette ses lecteurs dans un chaos fantastique au milieu duquel il est impossible de rien voir.

En essayant d'exprimer des idées fort obscures en elles-mêmes et assez mal définies dans son esprit peut-être, madame Sand a perdu, par intervalles, plusieurs des qualités de son beau talent. Parfois, son style si bulant s'est terni et a manqué de la vivacité, de l'énergie et de la précieuse clarté qui, d'ordinaire, le caractérisent. Nous devons cependant excepter *Spiridon*, qui, tout en errant, par le fond, les critiques que nous avons adressées en général à la seconde série des ouvrages de l'auteur, peut être considérée, d'un bout à l'autre, comme une magnifique et sévère étude de style dont on ne s'aurait jamais de faire honneur à la femme.

Mais il est temps de fermer les livres de madame Sand, auxquels nous nous proposons de consacrer prochainement un examen plus attentif, pour arriver à une dernière fois à nous rendre, parmi les écrivains qui font le plus impitoyablement gémir le presse.

MADAME DE GIRARDIN.

Lorsqu'on a à exprimer un jugement sur les femmes de lettres, il est fort difficile de concilier les devoirs de la critique avec ses égards; qu'on doive à un sexe auquel nul n'accorde plus de respect que nous. Pour trouver le courage nécessaire à l'accomplissement d'une pareille tâche, nous avons besoin de nous répéter, sous ces-que les femmes qui servent pour le public romaneur, pour ainsi dire, volontairement à leur sexe, et qu'on parlant de chacune d'elles ici, nous faisons entièrement abstraction de la femme, pour ne considérer que l'écrivain.

Madame de Girardin, alors mademoiselle Dolphine Gay, commença à écrire dès les premières années de la restauration. Nous pourrions, sans trop d'indiscrétion, et peut-être même devons nous dire qu'elle était belle; car il n'y avait dans le monde qu'une voix pour proclamer, chez la jeune débutante, une beauté et un talent qu'elle-même chercha en vers harmonieux, et qui se rendent de mutuels services. Ce n'était pas trop de ce double don de ciel pour réaliser les grandes choses que mademoiselle Dolphine Gay s'était imposées de bonne heure, et dont elle traça en ces termes le programme à sa jeune ambition :

Mes yeux envoyés à la gloire sans effroi,
D'un orgueil inouï je me sentais saisi;
Guide-moi, m'écriai-je, o toi qui m'es chérie;
Frotte de mon cœur la pure ambition;
De jeter d'écrouler la sainte mission!
Et j'étais étonnée sur mon front tout abaissé
A chanter ses destins, sa vie est consacrée.
Dussé-je être pour elle immolée au bon loir,
Fière et un si beau sort, j'en serais fier, au jour,
Contre mes vœux pour s'arrêter la flamme;
Dit, comme les hauts faits, ma gloire être punie,
Et chanterais mes vœux sur mon front tout abaissé!
Qui, de la vérité, la flamme, le flambeau,
J'enflammé les cœurs de mon noble délire;
Ou verra l'imposteur trembler devant ma fureur;
L'opprime, qu'ombra la justice des Lois,
Viendra me réclamer pour d'en être ses droits;
Le lâche, me s'écriant, au jour de sa chute,
Si je ne s'ac, ai dit, d'entre de sa gloire;
Les âmes attendent mes chants que s'écrit,
Et fier, après un mot, de mes chants inspirés,
Les Français me p'ouvraient comme une seule œuvre,
M'appelèrent, au jour, ma vie, ma vie.

Ce passage est extrait d'une ode intitulée la Vision, où mademoiselle Dolphine Gay célébrait, avec une exaltation peu sentimentalement vaine, les hauts faits, le sacre du duc d'Orléans, X. Tout bien considéré ce passage, il est indispensable de savoir que l'impression qu'il tendait à adresser à Jeanne d'Arc, vis-à-vis de laquelle notre jeune madame ne s'en tenait pas à l'homme d'une adoration bannie, mais qu'elle avait prise si sérieusement pour modèle, qu'elle voulait, au risque d'exposer même gloire par même stipuler, accomplir avec la plume la mission remplie avec l'épée par la pure et sublime héroïne qui sauva la France. Heureusement, si les beaux dévouements sont de tous les temps, le martyre brutal qui a terminé la carrière de Jeanne d'Arc n'est plus guère dans les mœurs du nôtre; en sorte que, si jamais la France peut associer Jeanne d'Arc et madame de Girardin dans sa reconnaissance, nous pourrions espérer qu'elle n'aura pas à les associer dans l'annulation de ses regrets.

Madame de Girardin a abordé tous les genres : prose et vers, romans, contes, odes, éloges, poèmes épiques, romances, théâtre, politique, etc.; quoique, dans plusieurs de ces genres, elle ait eu des succès de nature à tenter l'ambition de bien des hommes de lettres, nous citons, comme une des choses les plus jolies, les plus simples et les mieux senties, qu'elle ait jamais écrites, quelques vers à son neveu O'Donnet, à qui elle a dédié le conte intitulé la Tour du prodige. Madame de Girardin a un talent souple et délicat. Elle a beaucoup vécu dans le monde et l'a observé avec fruit, ce qui donne à son esprit une tonne de scepticisme finement railleur, dont elle abuse quelquefois, mais qu'il lui pardonne volontiers, parce que, en général, elle est amusante. Quoique nous ne soyons guère partisans des travestissements de femmes en hommes, nous ne nous sentons pas le courage nécessaire pour critiquer le ton froideur, les airs un peu évaporés du vicomte de Lanay, parce que nous pourrions bien nous attirer sur les bras tout l'enthousiasme habituel des causeries du noble vicomte, ce qui ne serait pas une petite affaire. Les lectrices de la Presse auraient-elles nous pardonneraient pas de toucher à l'écrivain bien-aimé qui, dernièrement encore, dans son bulletin hebdomadaire, plaidait avec tant de verve comme la cause de l'esprit des Françaises contre celui des Français; et, quand même la paix avec tout le monde ne serait pas un des premiers besoins de notre nation débouillonnée, nous n'aurions jamais la témérité de nous exposer à encourir la colère de ces dames.

MADAME DESBORDES-VALMORE.

Sans compter ses ouvrages en prose, madame Desbordes-Valmore a publié des idylles, des éloges, des romances, des contes d'enfants, des espèces de fables, des poésies diverses, etc.

Mieux inspirée, en général, par l'amitié et l'amour maternel et filial que par l'amour proprement dit, madame Desbordes-Valmore a exprimé assez heureusement ses sentiments dans les pièces de vers intitulées les *Deux Amantes*, *Un Héros*, le *Petit Arthur de Bretagne* et la *Tour de Rouen*, le *Rêve de mon Enfant*. Une petite église surtout, qu'elle a dédiée à ses enfants, mérite d'être citée, parce qu'elle redonne à la mère de famille sage, calme, résignée au malheur, et toute dévouée à sa douce mission de mère.

Si madame Desbordes-Valmore consentait à se renfermer toujours dans la sphère modeste des émotions qui respirent le cœur, nous n'aurions guère que des éloges à donner à son talent; lorsque, par exemple, elle chante auprès d'un berceau quelque naïve et douce chanson pour endormir l'enfant qui vient de lui sourire, sa voix a des accents de tendresse émue qui pénètrent l'âme. On aime à suivre les intéressantes causeries dans lesquelles elle excite l'intelligence des enfants; on s'associe à ses joies d'aïeule, à ses sentiments de mère filiale, à ses espérances de mère, et l'on se laisse aller à rêver avec elle toute une vie de bonheur calme et de simples devoirs, faciles comme des plaisirs, au com du foyer domestique.

Mais quand madame Desbordes-Valmore aborde la peinture des passions douloureuses par la paix de l'âme, les contrastes de la atmosphère agressive trouble son style et entraîne l'auteur à de redoutables écarts d'imagination. Alors on se prend à chercher la tête, la mère, l'aïeule qui se vaient si bien vous offrir un instant avant aux joies des saintes affections, qu'il prêtait un langage; si amable à la morale de la vie chrétienne, et l'on a besoin de retirer ces douces et consolantes homélies, pour se persuader qu'on n'est pas le jouet d'un rêve.

En parcourant les ouvrages de madame Desbordes-Valmore, on voit d'elles à côté de l'habituelle de vivre dans l'intimité de moments tristes. Elle tourne plus volontiers l'épave de mélancolique regret vers le passé qu'un regret d'espérance vers l'avenir. Quand elle s'agit, son sourire est noble et triste, et il ne fait pas beaucoup d'effet, au lieu de venir sur ses joues, à l'effet de larmes coulant encore, ces traces de larmes nées d'effluves. Son parti pris de la vie est pureté que de la résignation, et chaque victoire qu'elle remporte sur les aspirations rebelles de sa nature ardente et résistante attise les flammes de la lutte par laquelle elle a été achetée. Cette habitude de l'âme donne au style et à la pensée de madame Desbordes-Valmore une tenue de mélancolie qui n'est pas sans grâce, un caractère de fidélité que le mespris pas à une femme; une clarté et vivacité s'échappent du cœur du poète sur ses écrits, car madame Desbordes-Valmore est véritablement poète par le cœur; mais elle pourrait améliorer beaucoup son style, en s'étudiant à donner un tour plus sobre à l'expression de sa délicate sensibilité.

MADAME ÉLISE VOIART.

Madame Elise Voiart, née Petit-Pain, ne fut pas, dans son enfance, un de ces petits prodiges de la parenté frivole vantée et qui on monte depuis des années savants à sa mère, comme d'un commencement de Nan y, lui donna l'éducation qui sied à une jeune fille, c'est-à-dire qu'elle lui inspira le sentiment du devoir, et lui fit contracter l'habitude des soins domestiques qui sont dans les attributions naturelles de la femme. Plus tard, quand madame si le Petit Pain dut songer à se créer des ressources personnelles, elle partit pour Paris, recommandée par M. d'Osmond, évêque de Nancy, à l'impératrice Joséphine, qui lui fit une pension, en attendant qu'elle nût la place qu'elle eût dans la maison d'Écouen, un organe d'élèves. Mais mademoiselle Petit-Pain était destinée à un autre avenir; à vingt ans, elle épousa un ancien administrateur des vivres, M. Voiart, veuf et père de deux enfants, dont l'un, mademoiselle Amable Voiart, devait être un jour madame Tastu.

Retirée à Clotys-le-Roi dès la première année de son mariage, madame Voiart consacra son temps à l'éducation de sa fille adoptive et à l'étude de la littérature, vers laquelle elle se sentait entraînée par un goût très-vif. C'était une vocation bien réelle, sans aucun mélange d'ambition ni de gloire, car la jeune femme se refusa longtemps d'abord à publier ses essais littéraires; et lors que enfin elle dut céder aux sollicitations devenues trop instances des rares personnes qui avaient pu apprécier ce talent si modeste, elle chercha dans l'annonce une sorte de refuge contre la publicité dont ses premières productions allaient courir les chances.

On dit à madame Voiart, entre autres choses, la *Vierge d'Ardenne*, traduction anglaise; les *Lettres sur la toilette des femmes*; des *Essais sur la Danse antique*; la *Femme ou les Amours*, ouvrage distingué, en 1828, par l'Académie, comme utile aux mœurs, et comme d'un prix modique; plusieurs traductions fort utiles, remises en dix volumes, sous les titres de: *Or, decaus*; le *Buisson de Perles*; le *Poisson d'Argent*; des traductions assez nombreuses d'ouvrages anglais et allemands, sans parler de sa collaboration à divers recueils, journaux et revues, tels que *les Cent et Un*, les *Heures du Soir*, etc.

Le talent de madame Voiart n'est pas toujours égal, tant qu'on lui: parfois ses instantanés manquent d'inspiration, d'intérêt, son style est diffus, sans couleur; mais d'autres fois aussi elle raconte avec grâce, clarté et mouvement. Ce que nous aimons surtout dans sa manière, c'est la simplicité, la retenue, la décence d'allure, et l'absence absolue de cette choquante prétention qui gâte les ouvrages de plusieurs de nos dames écrivains. Par malheur, madame Voiart est trop insoucieuse des lois de la grammaire, et même, fait-il le dire? de l'orthographe et de la ponctuation. Cette négligence est poussée si loin, dans les traductions lorraines, par exemple, que l'ouvrage en devient presque intelligible. Nous engageons madame Voiart à surveiller plus attentivement à l'avenir le travail de ses compositions, car il est impossible d'impuler à une personne qui a l'habitude de tenir une plume des lettres si fréquentes, des bévues aussi grossières.

MADAME TASTU.

Madame Tastu s'appelait, avant son mariage, mademoiselle Amable Voiart. Sa mère, sœur d'un ministre honoraire, la laissa orpheline à sept ans. Heureusement, quelques années plus tard, la sœur de madame M. Voiart vint à mourir, laissant à sa fille, en succession à la jeune fille tous les soins qu'un petit aîné d'une véritable mère. Mademoiselle Amable Voiart fut très-prévenue: dès l'âge de neuf ans, elle exerçait déjà à rimer, et elle avait à peine dix-sept ans que le *Mercure* publia une idylle amoureuse qui lui avait été inspirée, et qui fut remarquée par madame de Genlis, par MM. de Ségur, Tissot et de Joy.

En 1816, elle épousa M. Tastu, qui encouragea de tout son pouvoir le développement de talent qui s'élevait chez sa femme. A partir de 1820, madame Tastu eut une succession aux concours de l'Académie et de jeux floraux quatre pièces de vers: à la *Vierge de Noël*, l'*Étoile de la Lère*, le *Heureux à la Chapelle* elle *Termeux Jour d'Année*, qui obtinrent les honneurs du prix d'argent, de l'aurore d'or et du sursis d'argent. En 1821, elle publia sa *Chevelure française*, volume de prose mêlée de romances, où elle essaya de doter la vie des chevaliers d'autrefois, en 1826, elle recueillit en un volume les poésies qu'elle avait composées depuis son mariage; en 1829, elle entreprenait la tâche un peu rude, pour une femme surtout, d'résumer, dans ses *Chroniques de France* (1 vol. de vers in-8), la physionomie de cinq siècles de notre histoire; en 1833, un nouveau volume paraissait

sous le titre de *Poésies nouvelles*. Outre ces ouvrages, madame Tastu a encore produit dix volumes de nouvelles en prose, plusieurs livres d'éducation et plusieurs traductions, parmi lesquels nous citerons le *Cours d'histoire de France*; l'*Éducation maternelle*; la *Suite d'une Famille*, ouvrage romanesque par madame Guizot, et un traducteur de *Robinson*, accompagnée d'une notice sur Daniel de Foë. Pour remettre au moins des titres de madame Tastu, nous devons ajouter à l'énumération de ses triomphes académiques le prix décerné par l'Académie française à son éloge de madame de Sévigné.

Madame Tastu n'est pas une femme supérieure, sans doute; mais quand nous lui aurons reproché la manie raisonneuse par laquelle elle s'est laissée égarer dans une nouvelle intitulée *Fabien le Hôteur*, l'étréation en matière d'économie politique et de philosophie dont elle a fait un mélange dans le même opuscule, nous pourrions dire que c'est une femme d'un talent simple, vrai, clair et chatié. Peu de femmes écrivent avec autant de pureté et de lucidité qu'elle notre langue; bien peu surtout ont écrit aussi rarement qu'elle leur sexe quand elles écrivent. Aux yeux de madame Tastu, la littérature doit être, pour une femme, un passe-temps et non une carrière, un délassement et non une occupation exclusive. Elle parle des devoirs imposés à son sexe avec une modestie qui lui ferait trouver grâce devant le juge le plus sévère:

As-tu réglé dans ton modeste empire
Tous les travaux, les repas, les loisirs,
Tu peux alors accorder à ta lyre
Quelques instants ravés à tes plaisirs.

Nous ne doutons pas que, malgré la fécondité de sa plume, madame Tastu soit toujours restée fidèle à ce principe de sagesse et de bonté, dont l'observation est le titre le plus honorable d'une femme.

Pour donner une idée de la manière large, vigoureuse et sévère dont madame Tastu sait quelquefois se servir d'une plume, nous extrairons de son étude sur le *Dante* les quelques vers suivants, où elle essaie d'esquisser le portrait du poète:

Où vois-je la? C'est lui! sa taille haute et droite
Dessine sa maigreur sous une robe d'indigo;
S'agitant de sa robe, ses tresses assomées,
De ses épaules tombent une chaîne à longs plis;
Du chaperon pendait sa tête enveloppée
Sincère quelque peu, grave et préoccupé,
Et sur son front se courbait un frontier dessecché,
Que le feu de l'abîme a peut-être touché.
Lent et fier dans son geste, et calmes dans sa pose...
Le repos du lion, alors qu'il se repose.

Madame Tastu est un de ces écrivains heureux qui ont aimé sans les connaître autrement que par leurs écrits. Elle est de ces écrivains que le respect d'eux-mêmes et de leur public n'abandonne jamais, et dont les livres, intéressants pour tous les âges, passent des mains de l'adolescence à celles de la jeune fille, sans que le père ou la mère de famille aient à exercer ses yeux d'autre contrôle que la vérification du nom d'auteur. Dans tout ce qui émane de la plume de madame Tastu, il y a de la clarté, du cœur, de la sagesse, du bon goût, une douceur et simple philosophie, le reflet d'une belle âme; pour résumer notre sentiment en un mot, il n'y aurait jamais trop d'écrivains, — hommes ou femmes, — si l'on pouvait dire avec vérité, de chacun d'eux, ce que nous sommes heureux de pouvoir dire ici de madame Tastu.

MADAME ANCELOT.

Pour apprécier le mérite de madame Ancelet, il nous suffira de prendre au hasard, dans ses œuvres, le deux volumes de prose qu'elle a intitulés *Gabrielle*. Ce roman, dont la fable n'est pas embarrassée de l'attrait compliqué de faits et d'incidents, ressource ordinaire des écrivains qui n'ont guère de ressources en eux-mêmes, attaché à la fois l'esprit et le cœur, et atteste chez l'auteur un véritable talent d'observation. Le drame est tout intérieur; il se passe dans les profondeurs de l'âme des personnages mis en scène, au lieu d'éclater en faits tumultueux. Madame Ancelet n'a cherché l'intérêt que dans le développement de certains caractères qu'on peut considérer comme des types sociaux, et elle y a réussi. Ce genre de composition nous laisse un des plus difficiles, mais aussi des plus glorieux; car, éclairant l'âme par certains côtés de la nature humaine, il ne procure jamais un plaisir à l'esprit sans lui apporter un enseignement.

Il y a dans le roman de *Gabrielle* de la sensibilité sans faiblesse, de la force sans roideur et sans prétentions masculines. Le style en est large, coloré, vigoureux et pur, dernière qualité que nous ne devons pas oublier de constater chez toutes les dames écrivains en qui elle se rencontre.

Madame Ancelet a beaucoup écrit pour le théâtre, quoique ce genre, à notre sens, convienne bien moins que le roman à la nature de son talent. Ce n'est pas sa comédie de *Marie*, par exemple, qui, malgré l'éclat brillant qu'elle lui a reçu du public sur la scène du Théâtre-Français, pourrait compter en faveur de madame Ancelet un titre littéraire bien sérieux. Cette prose, vulgaire de conception, languissante d'allure et pale de style, n'a guère d'autre mérite que celui de l'oubliation générale qui l'a inspirée, car, sous le fidèlement proteste d'amuser le public avec une comédie, madame Ancelet est s'est proposé évidemment que de précéder aux femmes le développement sous tous aspects; devenant un de la fille, de l'épouse et de la mère.

Ce n'est pas non plus *Madame Roland*, *Madame histrique* en trois actes, *Mlle de Chant*, qui pourrait passer son autorité parmi les dramaturges dont les noms méritent d'être cités. Ce drame historique mêlé de chant, raconté assez bizarre, on doit le pressentir au titre seul, et servi, ou ne sait trop

pourquoi, aux habitués du Vaudeville, est moins un drame qu'un pastiche à sa ce froide, assez vulgaire, et de plus, fort inusitée, puisque la scène, au lieu d'être un pli éternel de tristesse, est une odieuse et froide prison. Si cependant on s'éloignait à voir dans *Madame Roland* un drame, persuadé qu'il est des très vices sans caractère et sans poésie, que la critique doit avoir l'air d'oublier, nous aurions mieux n'en pas parler du tout que de dire, même sommairement, notre opinion sur ce drame, où il n'y a rien à noter qu'une action difficile, une trame bien facile, beaucoup d'invisibilité, peu ou pas d'intérêt, et une pauvreté d'idées en rapport avec la vulgarité du style.

Il faut donc oublier les drames de madame Ancelet, pour ne considérer que ses livres; ou, si l'on ne peut pas tout à fait les oublier, il faut, par exemple, se débarrasser de la lecture de *Madame Roland* par celle de *Gabrielle*. Mais si les œuvres de madame Ancelet ne sont pas toutes également intéressantes au point de vue littéraire, elles sont toutes également respectables par la noblesse de leurs tendances et la pureté des sources de leur inspiration. Nul écrivain n'a un sentiment plus vif que madame Ancelet de l'honneur, du bien et du beau. C'est la gloire est, à nos yeux, la première de toutes, et il nous semble que l'indigne ne soit belle pour les peccadilles d'esprit de ceux dont le cœur ne s'éclaircit jamais.

MADAME CHARLES REYBAUD.

Les principaux ouvrages de madame Charles Reybaud ne forment pas moins de trente ou quarante volumes que nous n'avons pas. Dieu merci, la prétention d'analyser en quelques lignes et aux yeux nous n'avons point et simplement nos lecteurs, qui seront beaucoup plus heureux de les juger par eux-mêmes que d'avoir à subir notre appréciation.

Nous leur dirons seulement, à titre d'encouragement, en supposant qu'il soit besoin de courage pour aller au-devant d'un plaisir, que madame Reybaud saura les éveiller, avec une petite historiette toute simple, autant que d'autres pourraient le faire avec les plus grandes et les plus dramatiques aventures; qu'elle suspendra à son récit rapide, plin de chaleur et de vie, l'attention des plus riches, qui, bon gré mal gré, seront entraînés à la suivre avec un intérêt croissant, depuis l'exposition de chaque fable jusqu'à sa dernière péripétie; nous leur dirons que madame Reybaud sait aussi bien écrire que bien penser; qu'elle unit l'excellente sensibilité de la femme à la touche vigoureuse, un dessin ferme et net d'une main d'homme hôte; enfin, nous ajoutons que nous ne voulons pas déflorer, par une sèche dissection des œuvres de cette artiste, les poétiques parfums qu'elles exhalent et que nous convions nous les leurs à respirer.

Exposition des produits de l'horticulture

A L'ORANGERIE DE LA CHAMBRE DES PAIRS.

L'impulsion donnée au goût des fleurs par l'exemple de nos voisins les Anglais et les Belges a fait faire à nos horticulteurs de rapides progrès; chaque année, les expositions publiques, offertes aux Parisiens par les deux sociétés spécialement occupées de propager le culte de Flore et de Pomme, sont plus brillantes, plus riches et plus fréquentées de la foule; chaque année aussi le nombre des récompenses s'accroît dans la même proportion.

L'exposition de 1841 témoigne principalement du zèle des dames pour l'horticulture. Déjà l'année dernière madame la duchesse d'Orléans avait fondé une médaille d'or de la valeur de 200 francs pour celui des exposants qui en serait jugé le plus digne par le jury; cette année, outre cette médaille justement envoyée et vivement disputée par les concurrents, le jury avait à en distribuer trois autres semblables, offertes, l'une par madame la princesse Adélaïde, les autres par les dames patronesses de l'horticulture.

Les dames les plus haut placées de l'élite du monde parisien ont eu l'heureuse idée de se constituer en société pour patronner l'horticulture; cette réunion, qui doit exercer sur le progrès de l'horticulture une salutaire influence, est présidée par madame la comtesse de Meulan; ses dames, ainsi que madame la duchesse De-cazès, ont bien voulu honorer et embellir de leur présence la distribution des médailles faite aux horticulteurs dans une séance solennelle qui a clos l'exposition.

Il faudrait un volume pour énumérer les milliers de plantes réunies dans l'orangerie du Luxembourg pendant les quatre jours de l'exposition. Les roses ont eu les honneurs de cette solennité. La reine des fleurs y était représentée par des collections dont le nombre, d'après le programme, ne pouvait être moindre de 200. Nous avons représenté la disposition du lot de roses exposé par M. Laffay, de Ville-d'Avray; la plus belle de ses roses, nouvellement obtenue de semis, a reçu du jury le nom de la princesse de Joinville. Une autre rose, non moins belle, également nouvelle et méritée, a reçu du jury le nom de madame Adèle.

Ces lots des plus remarquables de l'exposition ont été l'œuvre de M. Lemon, formé de nombreuses variétés d'iris, de thibaudes de semis, couronnées par un superbe échantillon de *Yucca gloriosa*. Toutes ces plantes, ainsi que les roses, ont été félicitées, résultant de leurs succès généraux et de leurs riches couleurs, l'ayant été de végéter en pleine terre sous notre climat, et de ne pas dépasser, par leur prix modéré, le budget du simple amateur le moins favorisé de la fortune.

Les roses, pour qui les considérations d'argent ne sont point un obstacle, pouvaient ajouter à l'exposition les brillantes orchidées de MM. Morel, Cels et Lhonnue. Ces végé-

taux, aux formes bizarres, à l'odeur enivrante analogue à celle de la vanille, ne peuvent fleurir que sous l'empire d'une température élevée, au sein d'une atmosphère à la fois lumineuse et chaude. Ce sont de belles étrangères que tout le monde ne peut pas se permettre d'héberger; elles ne peuvent accepter chez nous l'hospitalité que dans les serres préparées exprès pour les recevoir.

La partie utile de l'exposition, celle qui produit de quoi

satisfaire à la fois la vue, l'odorat et le goût, n'était pas la moins remarquable. La foule des visiteurs portait envie à M. de Rothschild, dont le jardinier, l'un de nos plus habiles praticiens, M. Grison, avait exposé une corbeille de fruits forcés, prunes, pêches, raisins, capable de faire commettre à un saint le péché d'envie, tant ils étaient appétissants. Et quel anachorète aurait pu voir et sentir, sans être tenté d'y goûter, ces ananas monstrueux, exposés par M. Bergmann, fruits parfaits dont l'odeur suave embaumait toute la salle?

Les objets d'art relatifs à l'horticulture avaient aussi leur part; rien de plus gracieux et de plus varié que les vases en terre cuite de M. Follet, véritables objets d'art, du dessin le plus correct et du goût le plus délicat.

Les fleurs artificielles luttent hardiment avec les fleurs naturelles, et les affrontent côté à côté. A moins d'être prévenu, il était impossible de distinguer, des admirables prives naturelles exposées par M. Modeste Guérin, les prives artificielles de MM. Royer et Grobette. Les mêmes artistes, dont le public connaît le bel établissement sur le boulevard Montmartre, avaient exposé la branche de paulownia impériales représentée par un de nos dessins. Le jury a justement récompensé d'une médaille ces imitations si parfaites de ce que le règne végétal offre de plus difficile à reproduire. On sait que le paulownia impériales, propagé par les soins de M. Neumann, chef des terres au Jardin des Plantes, est désormais acquis à notre climat. C'est le seul arbre d'ornement de pleine terre qui donne des fleurs fraîchement bleues, de nuance améthyste; ces fleurs exhalent une odeur suave qui en double le prix. Essayer d'imiter une telle fleur, c'était une témérité; le succès n'en est que plus honorable.

Des discours à la fois intéressants et concis ont terminé la solennité de l'exposition. M. Bergerat de Turry, avec cet é-propos que peu de gens possèdent au même degré que lui, a su trouver des paroles à la fois flatteuses et vraies d'encouragement et d'éloges pour chacun des heureux vainqueurs auxquels il remettait des médailles au nom de la société royale d'horticulture, heureuse de l'avoir pour président.

Nous osons prédire à nos lecteurs pour l'année prochaine de nouvelles merveilles; car, si bien des progrès ont été accomplis, beaucoup d'autres restent encore à accomplir,

et nos horticulteurs, jaloux de l'honneur national, redoublent chaque année de zèle et d'efforts; les lauriers des horticulteurs anglais et belges les empêchent de dormir.



(Société royale d'horticulture. — Prix pour la plus belle rose obtenue de semis: M. La Tay. — Paulownia impériales, floraison de 1844: Royer et Grobette.)



(Société royale d'horticulture. — Yucca à feuille d'alôès, environnée d'iris variées: M. Lomén, jardinier fleuriste.)

Exposition des Objets d'Art destinés à la Loterie de l'Œuvre du Mont-Carmel, dans le palais du Luxembourg.

A Dieu ne plaise que nous mêlions notre voix à celles des gens qui, désespérant de l'avenir, s'en vont partout criant que les idées généreuses n'ont plus cours dans le monde, et même qu'elles n'y peuvent plus naître. Avant que les grandes œuvres sont rares, nous n'en sommes pas moins disposés à reconnaître que la foi n'est pas éteinte, et que parfois d'admirables dévouements se font jour à travers l'égoïsme ou la corruption. La France, principalement, a droit de revendiquer sa place parmi les nations qui travaillent pour le bien — être commun; les gouvernements étrangers peuvent l'aimer pour les peuples l'honorent, et cela lui suffit. C'est à la France que l'Europe doit, en réalité, l'œuvre du Mont-Carmel.

Il est impossible que vous n'avez pas rencontré sur votre route le frère Charles, un homme jeune encore, portant une longue barbe brune, revêtu d'une robe de bure, marchant droit à son but, pour aller faire la quête au profit du Mont-Carmel. Une œuvre de religion, et surtout de charité, a été fondée par lui et par le frère Jean-Baptiste sur les hauteurs de la montagne sainte. Dès l'année 1826, grâce aux soins du général Guillemot, ambassadeur français à Constantinople, a eu lieu le rétablissement du couvent et hospice qui doivent servir de refuge aux voyageurs en Orient. A l'heure qu'il est, un fiancé de l'empereur de Turquie a assuré aux religieux français la propriété du Mont-Carmel; les murailles du couvent ont été relevées; mais le bâtiment n'a pas de toiture, mais il manque

un grand mur d'enceinte qui le défend contre les Arabes. Dans une notice où il explique la situation des carmélites, M. Alexandre Dumas a dit: « Déjà le général de l'ordre des Carmes, qui est à Rome, avait voulu, par discrétion, renoncer à de nouvelles quêtes. Il craignait, dans une lettre que nous avons lue, d'éprouver trop et trop de fois la charité des

mer bien haut l'empressement avec lequel les littérateurs et les artistes ont concouru à cette œuvre généreuse. Les uns ont envoyé des manuscrits, ou des poésies inédites, ou des exemplaires de leurs ouvrages; les autres ont envoyé des peintures, des sculptures, des dessins, des gravures, des lithographies. De telle sorte qu'aujourd'hui, dans une salle de palais de la chambre des pairs, sont exposés tous les envois destinés à l'œuvre du Mont-Carmel. qu'une loterie aura lieu, et que de charmantes compositions échotteront aux gagnants. Sur dix billets, un lot sortira; nous ne dirons donc pas qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Nous n'avons pas manqué d'aller visiter l'exposition publique des objets donnés en prime par les artistes et les littérateurs français. Les noms de MM. H. Verdet, Ingres, Schéffer, Léon Cogniet, Dauzats, Odier, de Chacaton, Diaz, etc., nous étaient un sûr garant de l'importance de cette exposition, qui a été arrangée par les soins de MM. de Nantoni, Charles de Tourmeine, membres du comité de l'œuvre du

Mont-Carmel, et de M. Chazal, le célèbre peintre de fleurs. M. Philippoteaux a envoyé deux Arabes peints avec son habileté accoutumée; M. Léon Cogniet, qui n'a jamais voyagé dans le pays, a donné une *Petite Femme arabe* dont la couleur est excellente, et qui étoupe par la vérité du costume et de l'expression qu'on remarque dans la figure. Le frère Charles ne se lassait pas d'en faire l'éloge, et qui plus que lui, voyager intrépide, peut dire si l'œuvre de M. L. Cogniet est



(Vue de l'Hospice du Mont-Carmel.)

chrétiens, et surtout celle de la France. Le général comte de Fernig et le baron Taylor, qui savent que la France, par les idées et par les bienfaits, est la nourrice du genre humain, ont rassuré le bon père; et le frère Charles, bien sûr de n'être pas importun, a repris le bâton du frère Jean-Baptiste; il a posé les Alpes, et c'est lui que vous avez vu cet hiver à Paris, partout et chez tous.

C'était un nouvel appel fait à la France, et il faut procla-

vraie et consciencieuse? Même observation à l'égard d'un petit tableau arabe, par M. de Chacaton. Il est composé d'une façon charmante, et va de pair avec ceux que cet artiste a envoyés au salon du Louvre cette année. Inutile de dire que les toiles de MM. Danzats et Mayer ont de la valeur. Ces deux artistes ont vu l'Orient; l'exécution seule aurait pu leur manquer, et ils la possèdent à un degré éminent.

Un dessin fort habilement fait a été composé tout exprès par M. Jollivet; c'est une *Allégorie sur le retablisement du Mont-Carmel*. L'art et la littérature couvrent d'un manteau protecteur le temple de l'hospitalité relevé par les mains pieuses des frères carmélites. Le dessin de M. Jollivet est d'une heureuse inspiration. Il était impossible de mieux personnifier l'œuvre qu'il ne l'a fait. M. Horace Vernet, le grand artiste, a voulu contribuer puissamment à la loterie, et son tableau, quoique étant d'une petite dimension, a une valeur considérable par la manière dont il est composé. Ce sont les *Lamentations de Jérémie*. Ce sujet, si souvent traité, aurait pu être un écueil, même pour le talent éprouvé de M. Horace Vernet. Les *Lamentations de Jérémie* font honneur à l'artiste. La composition est simple et large; le tableau a du fini et de l'exécution. Combien de billets de loterie fera prendre la toile de M. Horace Vernet! Rarement son pinceau a mieux rendu sa pensée.

Un beau dessin à la plume, que M. Ingres a fait sortir de ses cartons pour en doter l'œuvre, n'est pas non plus le moindre objet d'art que contienne la collection. Le style sévère de l'auteur de l'*Apoloïsée d'Homère* s'y révèle largement.

L'*Apparition de Béatrice au Dante* a été parfaitement comprise et exécutée avec talent par M. Henri Delaborde. Il y a dans ce joli tableau de l'harmonie et une certaine tendre douceur qui va bien au sujet. Nous nous rappelons avoir vu un dessin de ce tableau dans le *Salon de 1840*, publié par Chaland. — Le tableau envoyé par M. Odier est le plus grand de tous; il représente une scène dramatique dont le sujet nous

raint l'exactitude de cette vue, car on sait à quoi s'en tenir à cet égard sur le daguerréotype. Le mont Carmel est situé entre Tyr et Césarée, séparé par un golfe de Saint-Jean-d'Acre, placé à deux journées de Jérusalem et à cinq heures de distance de Nazareth. A l'ouest, la mer baigne ses pieds,

tout exprès pour l'œuvre, un cantique dont les paroles sont de M. Adolphe Dumas. Il a donné, en outre, ses partitions de *Fernand Cortez*, de la *Vestale*, d'*Olympie*, avec autant de dédicaces écrites de sa main. M. Donizetti a envoyé un morceau de musique religieuse, morceau entièrement inédit et manuscrit; MM. Carafa, Halley, Panzeron, etc., ont contribué avec empressement à la bonne œuvre du frère Charles. Mais, hélas! nous n'avons pas trouvé là, jusqu'à présent, une note de Rossini, de Meyerbeer ou d'Auber. Espérons que, dans quelques jours, cette lacune aura été comblée.

Nous avons certainement oublié bien des noms, et, à vrai dire, nous n'avons donné qu'une idée bien imparfaite de l'exposition pour la loterie du Mont-Carmel; notre but était, avant tout, d'appeler l'attention du public sur ce point, et de faire comprendre à tous les artistes, à tous les écrivains, à tous les hommes de pensée, combien il leur importait de ne pas rester en arrière, lorsqu'il s'agit d'une œuvre aussi grande et aussi généreuse que celle dont nous venons de parler. Disons avec un voyageur : « Que tous ceux qui ont parcouru l'Orient viennent en aide au frère Charles! Il est impossible d'avoir passé au milieu de ses populations chrétiennes, d'avoir entendu leurs vœux, examiné les rivalités qui se les disputent, sans comprendre la nature et la portée du coup qui vient de nous être adressé dans ce qu'il y a de plus français en Syrie. » Ajoutons que, plus les chrétiens sont menacés en Asie, plus le temple et l'hospice du Mont-Carmel acquiert d'importance. C'est un port où ils se reposent en sûreté, où des mains amies fermeront leurs blessures, où les persécutions des musulmans s'arrêteront infailliblement.

Les frères Jean-Baptiste et Charles sont satisfaits, et c'est en leur nom que nous remercions tous ceux qui ont contribué à la grande œuvre. Dans le principe, l'exposition des toiles envoyées au comité devait avoir lieu au convent des carmélites; mais le nombre des envois a été si considérable, que force a été de changer de local. Une salle basse du palais



(Allégorie sur le retablisement du Mont-Carmel, par M. Jollivet.)

sorte de promontoire que le voyageur aperçoit avec bonheur. Le frère Jean-Baptiste a gravi la montagne pour dessiner les plans du monastère, dont le devis atteignait le chiffre de 500,000 fr.

Une charmante aquarelle de M. Raffet représente un épisode de notre guerre d'Afrique; — un paysage de M. Marillat malheureusement n'est pas assez terminé; — M. Auguste Hesse a envoyé une très-remarquable composition religieuse; — M. Guin a envoyé une de ses meilleures petites marines, ainsi que M. Eugène Isabey; — M. A. Delacroix s'est distingué; jamais il n'avait été plus coloriste que dans son envoi à l'œuvre du Mont-Carmel; — le tableau de M. Blondel est estimable; — M. Joseph Thierry a peint un paysage dont l'effet est saisissant; — M. Lapito a fait choix d'une jolie étude; — M. Charlet a donné un dessin à la mine de plomb, dont le sujet est plein d'esprit; sa petite composition a une vérité charmante; — M. Brasseur n'est pas resté en arrière de lui-même; — Enfin, nous devons de sincères félicitations à MM. Henri Scheffer, Diaz, Jules Guimet, etc. Le moyen d'être sévère, d'ailleurs, quand l'intention est si louable, et quand chacun fait preuve de tant de bonne volonté!

Pour la sculpture, elle est représentée à cette intéressante exposition par des œuvres de M. David (d'Angers), de M. Pradier, de M. Dumont, de M. de Sainton, de MM. Dautan aîné et jeune. Des statues, des bustes, des statuettes en marbre ou en plâtre, attirent les regards des curieux. Certamment, il s'agit là d'un véritable musée, et il a mérite d'être vu, comme dit la phrase consacrée.

Voulez-vous quelle a été la part prise à l'œuvre du Mont-Carmel par l'école de nos artistes. La littérature, on le pense bien, ne devait pas s'abstenir, ni rester en arrière, seulement sa participation est moins apparente.

M. Alexandre Dumas a envoyé le *Manuscrit de Fernand*, couronné en trois volumes; — M. Alfred de Vigny a fait précéder plusieurs volumes de ses œuvres de quelques pages inédites et manuscrites; — M. V. Hugo a donné un exemplaire de sa *Notre-Dame de Paris*, avec une lettre au frère Charles; — M. Emile Deschamps a procédé de même; une page de ce charmant poète orne sa traduction de *Machbeth*. — Enfin, nous avons remarqué les noms de MM. de Lamartine, Alexandre Soumet, Roger de Beaucourt, Léon Gozlan, Alaroch, Augustin Chânel, Adolphe Buuys, Jules Lacroix, Wilhelm Trémit, Poupault, Raoul-Rochette, etc. La Société des gens de lettres a prêté presque tout entière son concours à l'œuvre du Mont-Carmel.

Plusieurs lettres autographes de Napoléon et de Lucien Bonaparte forment des lots importants, et quelques autres curiosités intéressantes ornent cette exposition improvisée.

Les musiciens n'ont pas fait défaut. M. Spontini a composé,

envoyés au comité devant avoir lieu au convent des carmélites; mais le nombre des envois a été si considérable, que force a été de changer de local. Une salle basse du palais



Jérémie, tableau par M. Horace Vernet.



(Femme arabe, toile de M. Cogniet.)

chappe, et que le peintre a traité avec son énergie et son talent accoutumés.

Nous avons remarqué une excellente vue du *Mont-Carmel*, après une épreuve au daguerréotype, et nous la reproduisons, pour que nos lecteurs aient sous les yeux le lieu même où s'élevait le temple et l'hospice. Il n'est pas besoin de ga-

du Luxembourg a été accordée aux demandes du comité.

En quittant la France, le frère Charles demeurera convenablement de cette œuvre, qu'il s'y trouve encore des âmes généreuses et accessibles aux nobles idées. La plupart des hommes intelligents de l'époque l'ont accueilli avec bienveillance, avec empressement, avec une joie sincère. Grâce au dévou-

Les Annonces de L'ILLUSTRATION contiennent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

de l'Encyclopédie nouvelle; DESPORTS, avocat; PAUL GENVAIS, auteur d'histoire naturelle du Minéral, membre de la Société Philomatique; JEAN, l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie nouvelle; LEON LAZAN, ancien élève de l'École Polytechnique, ingénieur des Ponts et Chaussées; LÉONIC LAZAN, ancien élève de l'École des Chartes; L'ÉPÉRIER, docteur en médecine de la Faculté de Paris; CH. MARTIN, docteur en sciences, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; CH. A. NÈGRE, docteur en droit. — Arithmétique, Algèbre, Géométrie élémentaire, analytique et descriptive, Calcul infinitésimal. Calcul des probabilités. Mécanique, Astronomie, Métrologie et Physique du Globe, Physique générale, Chimie, Minéralogie et Géologie, Botanique, Anatomie et Physiologie de l'Homme, Hygiène, Zoologie, Arithmétique sociale et statistique, Agriculture, Technologie (arts et métiers), Commerce, Art militaire, Sciences philosophiques, Éloquence, Beaux-Arts, Paléographie et Bibliographie, Numismatique, Chronologie et Histoire, Philologie, Géographie, Biographie, Mythologie, Éducation, Législation. Un fort volume in-12 de 1,600 colonnes, orné de 500 gravures sur bois. L'ouvrage complet, 12 fr.

A LA LIBRAIRIE PAULIN, RUE DE SEINE, 55.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE de la Suisse, du Jura français, de Bâle-et-Land et de la forêt Noire, de la Clusathense de Gréoble et des lacs d'Ann, du Mont-Blanc, de la vallée d'Aoste, du grand Saint-Bernard et du Mont-Rose; avec une carte routière imprimée sur toile, les armes de la confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux grandes vues de la chaîne du Mont-Blanc et de 28 autres hermines; par ANTOINE JOANNON, 1 vol. in-18 orné de 10 vignettes de cinq volumes in-8. Prix, broché, 10 fr. 50, relié, 12 fr.

MANUEL DE L'HISTOIRE DE L'ALCHIMIE, TERTRE chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge, avec 200 gravures dans le texte, 2 volumes. 10 fr. 50

LES MUSÉES D'ITALIE, guide et monument de l'artiste et du voyageur; par LOUIS MARNOT. 5 fr. 50

LES MUSÉES D'ESPAGNE, D'ANGLETERRE ET DE BELGIQUE; par LOUIS MARNOT, pour faire suite aux musées d'Italie, par le même A. vol. 5 fr. 50

COURS COMPLET DE VÉTÉRINAIRE; par L.-F. KEMER, professeur à l'Université de Halle, traduit et adapté par CH. MARTIN, directeur des sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complet de tous les travaux des vétérinaires français, 1 vol. in-12, format du *Médecin de Poitiers*, avec des gravures, des tableaux, etc. 8 fr.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES DE DÉCOUVERTES MARITIMES ET CONTINENTALES, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1841; par W. DESBOROUGH COLEBY, traduite de l'anglais par AD. JOANNE et OLD KEMP, complétée par les expéditions et voyages, jusqu'à ce jour, de la dernière époque, de l'expédition de l'Amiral-El Coller; par AYZACZ, 5 vol. in-18 format anglais, 5 fr. 50 c. le vol. L'ouvrage complet, 10 fr. 50

VOYAGE DANS L'INDE ET DANS LE GÉNÈVE PERSIQUE, par l'Égypte et la mer Rouge; par M. A. FOISSIER, ancien consul de France à Bassora, ancien élève de l'École normale. (1^{re} partie.) 1 vol. in-8. 7 fr. 50

HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE L'ÉPOQUE IMPÉRIALE, ou Exposé par ordre de genres de ce que les poètes français ont produit de plus remarquable depuis le dix-huitième siècle jusqu'aux premières années de la Restauration; par BERNARD JACQUES, 2 vol. in-18. 7 fr.

LE LIVRE DES PROVERBES FRANÇAIS, leur origine, leur acception, anecdotes relatives à leur application, etc.; par L. ÉLIE DE LAUNAY, précédé d'un *Essai sur la Philosophie de Saxeo Poesia*; par FÉLIX DESB. 2 vol. 7 fr.

HOMÈRE, l'Iliade et l'Odyssée, traduction nouvelle; par F. GIGET, 2 volumes in-18 jésus. 7 fr.

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES. LITTÉRAIRES, HISTORIQUES ET ÉPIQUELIQUES, par M. G.-A. STARRER, avec une notice biographique par M. A. VASER, 2 fort volumes in-8, prix: 15 fr.

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES sur la France pendant le règne de Louis XVI, par M. GUYOT, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences Morales et politiques, membre de l'Académie Française. 2 volumes in-8. Prix: 15 fr.

HISTOIRE DES ÉTATS-GENÉRAUX ET DES PARLEMENTS DE FRANCE, depuis l'origine de la monarchie jusqu'en 1789; par M. A.-C. THIRIAZ, 2 grands volumes in-8. 15 fr.

LITTÉRATURE SUR LE CLERGE ET SUR LA LITTÉRATURE D'ÉTAT, par M. L. LEBLANC, membre de l'Institut, 1 vol. in-8. 6 fr.

LES JÉSUITES ET L'UNIVERSITÉ; par F. GRISIN, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg, 1 vol. in-8. 6 fr.

LES CONSTITUTIONS DES JÉSUITES, avec la traduction en français, l'acte fait, d'après l'édition de Prague, 1 vol. in-18. 5 fr. 50

L'AMÉRIQUE, ou l'histoire naturelle de l'Amérique Méridionale; les Indes et l'Inde française, avec 60 gravures. 1 vol. 11 fr.

CATHÉDRALE HOTEL ST.-PAUL'S CHURCH YARD, 48 AU COIN DE CHEAPSID, A LONDRES. — W. G. NIXON présente MM. les voyageurs qu'il conviendrait dans cet hôtel, des chambres particulières, fractionnée en nombre et de prix, à des prix très-modérés. Salles de société, café, journaux anglais et étrangers. Dîners à 1 s. 6 d. et 2 s. Vins et liqueurs de première qualité; punch très-renommé. Fais à toute la nuit.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

Eau de Mélisse des Carves, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine de Bover, propriétaire actuel et depuis 1750, sous successeur des ci-devant Carves dechassades de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs, en conséquence de la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'Anémie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelconque du sur qui se adresse, qu'on n. 14, repete 14 fois sur qui se adresse, M. Bover étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toute espèce de renseignements sur les brevets et les brevets obtenus aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres affranchies, adressées à ALFRED PRINCE, Officier de Patents of Invention, 14, Lincoln Inn Fields, Londres.

AU CHEVEUX HAVRAIS,

RUE DE PARIS, 25, ET RUE D'ESTIMANVILLE, 20, AU HAVRE.



LES GOURMETS DE LA CAPITALE apprécieront avec plaisir que M. BOISSIER tient à leur disposition ses réserves de Homards, Langoustes et Tourterons.

A table d'honneur de fer, ces crustacés arrivent fraîches à Paris en quelques heures. Je donne à mes clients et ses conserves alimentaires. M. BOISSIER tient aussi un splendide RESTAURANT, dans lequel les voyageurs sont servis de la manière la plus confortable, soit à la carte ou par abonnement.

V. SAGLIER, Successeur de S. PERRY,

119, RUE MONTMARTRE, AU 1^{er}.



ARTICLES ANGLAIS: Théiers, Cafetières, Bâtes à Thé, Convertis, etc.; Agilles anglaises, Encreux Stephens, Crayons, etc.

PLOUMES PERHY, supérieures à toutes les autres plumes, à des prix très-reduits.

SAVON DE GUIMAUVE

La supériorité le rend indispensable à la toilette, il blanchit et adoucit la peau, et en fait disparaître les éruptions. 2 fr. le pain et 5 fr. les trois. — Graine d'Hebe pour prévenir les rides. 5 fr. Caou BLANCHE, breveté, passage Clouet, 18.

Les abonnés à L'ILLUSTRATION qui expient le 1^{er} Juillet doivent être renouvelés pour éviter l'interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries. — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue Richelieu, N° 60.

Changement de Domicile
LES BUREAUX DE
L'ILLUSTRATION
la Librairie J. J. DUBOCHET et C^o
et la Librairie PAULIN
SONT RÉUNIS
RUE RICHELIEU, N° 60
DANS LES GALERIES
de l'ancien Libraire BOSSAGNE.

LIBRAIRIE DUCHOCHET, RUE DE SEINE, 55.
COLLECTION DES AUTEURS LATINS, avec la traduction en français; publiée sous la direction de M. Nisard, maître de conférences à l'École Normale, 25 vol. in-8, de 45 à 55 pages. — Les éditeurs s'engagent à ne pas dépasser ce nombre de 25 volumes.

POÈTES.
Lucre, Terence, Sénèque le Tragique, 1 vol. — Ovide, Virgile, Valerius Flaccus, 1 vol. — Livide, 1 vol. — Horace, Juvénal, Persé, Sulpicius, Propertius, Catulle, Tibulle, Propertius, Gallus, Manilius, Publius Syrus, 1 vol. — Stace, Martial, Lucilius Junior, Rufinus, Numanianus, Gratius Faliscus, Nemesianus et Calpurnius, 1 vol. — Lucan, Silius Italicus, Claudian, 1 vol.

PROSEURS.
Cicéron, 5 vol. — Tacite 1 vol. — Tit-Live, 2 vol. — Sénèque le Philosophe, 1 vol. — Cornelius Nepos, Quint-Curce, Justin, V. Maxime et Julius Obsequens, 1 vol. — Quintilien, Pline le Jeune, 1 vol. — Pétrone, Apuleius, Amil-Dele, 1 vol. — Caton, Varro, Fronton, Palladius, 1 vol. — Phocas, 2 vol. — Suetone, Historia Augusta, Eutrope, 1 vol. — Ammien Marcellin, Jornandès, 1 vol. — Salluste, J. César, V. Patruclus, II, Rus, 1 vol. — Choix de Prosauteurs et de Poètes de la latine chrétienne, 4 vol.

INGÉNIEUR VOLUMES contenant la matière de DEUX CENTS VOLUMES des autres éditions.

EN VENTE:
ALLISTE, J. CÉSAR, VALLEIUS PATRULLUS ET FLORUS, 1 vol. 12 fr. "
ÉCAIN, SILEIUS ITALICUS ET CLAUDIUS, 1 vol. 12 fr. 50
ÉNÈQUE LE PHILOSOPHE, 1 vol. 15 fr. "
VIDE, 1 vol. 15 fr. "
TITE-LIVE, 2 vol. 50 fr. "
HORACE, etc, etc, 1 vol. 15 fr. "
MARTIAL, 1 vol. 12 fr. "
JACERON, 5 vol. 60 fr. "
ORNELIUS NEPOS, QUINTE-CURTIUS, SEXTIN, VALERE MAXIME, etc, 1 vol. 15 fr. "
TACE, MARTIAL, LUCILIUS JUNIOR, RUTHIUS NEMANTIANUS, etc, 1 vol. 15 fr. "
ÉTROINE, APULÉE, AULU-GELLE, 1 vol. 15 fr. "
QUINTILIEN, PLINE LE JEUNE, 1 vol. 15 fr. "
LUCRÈCE, VIRGILE, VALERIUS FLACIUS, 1 vol. 15 fr. "
THÉÂTRE DES LATINS, 1 vol. 15 fr. "
LES AGROMONTIQUES, Caton, Varro, Columelle, Palladius, 15 fr. 50

Le prix de chaque volume varie de 12 à 15 fr., selon le nombre des feuilles.
Pour les personnes qui souscrivent d'avance la Collection complète, le prix de l'abonnement est de 500 fr., ou 12 fr. le volume.
Les souscripteurs remarqueront que notre collection a remplacé la matière de 200 volumes des autres éditions, et que le prix de 100 francs égale à peine ce que coûterait la reliure de ces autres éditions.
La souscription à la Collection complète s'effectue en adressant aux éditeurs, la somme de 500 fr., soit en argent, soit en billets de 100 fr. en 1815 et 1814, sauf convention particulière entre les éditeurs et les souscripteurs.
Tous les dix ou trois mois il est publié un volume.
UN MILLION DE FAITS, AIDE-MÉMOIRE UNIVERSEL DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES, par MM. J. ALLARD, l'un des collaborateurs de



(Allégorie du mois de Juin. — L'Écrevisse.)

de sang et d'os; il les reçoit et il les renvoie comme deux balles élastiques; et ceux-ci de cabrioler, de faire sur eux-mêmes de doubles et triples culbutes, et de revenir à l'assaut plus lestes et plus pimpants, et de continuer avec le plus charmant aplomb du monde une série de tours de force aussi variés que prestes et audacieux.

On ne sait ce qu'on doit admirer le plus ou de la force musculaire et du sang-froid du père ou du sang-froid et de la grâce des enfants. Figurez-vous deux petits bonhommes blonds, souriants, allègres, intrépides, lestes comme des cabris, hardis et souples comme des lions, ravissants, étonnants, adorables des pieds à la tête.

A monsieur le Rédacteur de L'ILLUSTRATION.

Vous avez publié dans le n° 64 de votre journal un article relatif à la cession de la propriété pour l'Allemagne de l'Historie du Consulat et de l'Empire, par M. Thiers. Ce qui est dit dans cet article des combinaisons légales au moyen desquelles la propriété littéraire d'un ouvrage publié à l'étranger peut être reconnue en Prusse, et, par suite, dans toute l'Allemagne, a un peu étonné les éditeurs, les libraires et même les juristes-consultes de ce pays. Il n'existe en Prusse aucune loi qui puisse littéralement venir au secours de votre théorie, et, quant à la jurisprudence, il n'y aurait aucune sûreté à l'interroger sur cette question, qui est encore toute neuve dans nos tribunaux. La seule loi qui implique véritablement le droit de propriété, en Allemagne, d'un ouvrage étranger, est la loi saxonne; elle implique à certaines conditions telles, par exemple, que 1° la cession directe faite par l'auteur étranger à l'éditeur établi en Saxe; 2° l'obligation d'imprimer l'ouvrage dans ce royaume.

C'est en vue de profiter du bénéfice de cette loi que je viens de me rendre acquereur pour l'Allemagne du droit exclusif de publier l'Historie du Consulat et de l'Empire, par M. Thiers. Cet ouvrage sera publié par ma librairie à Leipzig en même temps que l'édition de Paris. La maison de Berlin dont vous avez parlé aura probablement douté de son droit et rompu le projet de traité convenu entre elle et les éditeurs français, puisqu'il m'a été possible de me rendre acquereur de la propriété que vous aviez annoncée lui avoir été transférée.

Agrez, etc.

J.-P. MELINE,
Éditeur-libraire à Leipzig.



Le théâtre de la Porte-Saint-Martin nous convie à des prodiges; or, pour faire des prodiges, il faut des surciers, et, ces surciers, le théâtre Saint-Martin les a trouvés dans MM. Risley père et fils.

M. Risley est Américain; il nous arrive de New-York. C'est un homme de haute taille, aux membres d'hercule, le tout accompagné de la physionomie la plus simple et la plus tranquille du monde; outre sa personne, M. Risley nous offre ses deux fils: l'un âgé de six à sept ans, l'autre de dix. M. Risley et ses deux fils sont des jongleurs, des sauteurs, des équilibristes, des faiseurs de tours et de cabrioles comme on n'en a jamais vu.

MM. Risley père et fils travaillent ensemble. Le père se couche sur le



(Le Songe d'une Nuit d'Été. — Exercices exécutés par M. Risley et ses jeunes fils, John et Henry.)

dos, et les deux fils viennent exécuter intrépidement avec le père, sur la paume de ses mains, sur la plante de ses pieds paternels, des merveilles de force, de grâce, d'audace et d'équilibre. Vous savez ce que c'est qu'un jongleur; il n'est pas que votre mère ou votre nourrice ne vous en ait donné l'étonnante récréation; le jongleur donc jume avec des balles, avec des assiettes, avec des conteneurs, avec des salures; il les prend, il les jette, il les lance en l'air, les mêle et les démêle, au bout de ses doigts, à la pointe de ses pieds. Eh bien! ce que le jongleur a fait jusqu'ici avec des choses en bois, en fer, en écaillé, en porcelaine, en carton, M. Risley le fait avec ses deux fils, qui sont de chair,

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Qui à chacun doit est en main souci.



ON s'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imperiale; Gostinnoi-Dvor, 22. — F. BELLIZARD et Co, éditeur de la Revue étrangère, au pont de Police, maison de l'Église hollandaise.

A ALGER, chez PHILIPPE, libraire; — chez BASTIDE, libraire.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LA CRAMPE et Co, rue Damiette, 2.